



HAL
open science

L'empire indien des Kouchans

Olivier Bordeaux, Jessie Pons

► **To cite this version:**

Olivier Bordeaux, Jessie Pons. L'empire indien des Kouchans. Cédric Ferrier. Histoire ancienne et médiévale de l'Inde du Nord (VIe s. avant notre ère, XIIIe s. après), Presses universitaires de France, pp.163-205, 2025, 9782130577591. <halshs-04998368>

HAL Id: halshs-04998368

<https://shs.hal.science/halshs-04998368v1>

Submitted on 20 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'empire indien des Kouchans

Olivier Bordeaux (chargé de recherche, CNRS-ArScan, équipe « Archéologie de l'Asie centrale ») et Pons Jessie (professeur junior d'histoire des religions d'Asie du Sud, université de Bochum, Allemagne)

LISTE DE SUCCESSION : LES KOUCHANS

Yuezhi	(milieu du II ^e siècle avant J.-C.-I ^{er} siècle après J.-C.)
Kujula Kadphisès	(40-90/95)
Sôter Mégas	(92/97-100)
Wima Takto	(90-95 ou 95-100)
Wima Kadphisès	(100/105-127)
Kaniška I ^{er}	(127-153)
Huviška	(153-191)
Vāsudeva I ^{er}	(191-225)
Kaniška II	(225-247)
Vasiška	(247-267)
Kaniška III	(267-270)
Vāsudeva II	(267-300)
Mahi	(300-305)
Śaka	(305-335)
Kipunadha	(335-350)

(d'après Boppearachchi, 2008b ; Falk, 2015a ; Jongeward, Cribb, Donovan, 2015)

SOURCES TEXTUELLES ET ÉPIGRAPHIQUES

Contrairement à la période hellénistique, pour laquelle les sources écrites sont particulièrement peu nombreuses, la période Yuezhi puis kouchane se

révèle être sensiblement plus riche dans ce domaine. L'importance historique, géographique et culturelle prise par l'empire kouchan, que l'on ne saurait sous-estimer et qui est comparable à celle qu'a eu l'empire romain pour le pourtour méditerranéen, explique la diversité et le nombre de ces sources. Celles-ci ont fait l'objet d'une compilation récente, détaillée et exhaustive par Harry Falk, spécialiste d'indologie, dans un large volume consacré aux Yuezhi et aux Kouchans (Falk, 2015a). Disons en quelques mots que l'on y retrouve des sources principalement d'origine chinoise, latine, grecque, iranienne (en bactrien et moyen-perse), babylonienne et indienne (en sanskrit), et que les informations livrées concernent l'histoire et la chronologie, la religion et l'administration, ou encore l'économie et la diplomatie.

Les sources chinoises se résument principalement, sans toutefois s'y limiter, à trois ouvrages majeurs : le *Shiji* (les « Mémoires historiques »), le *Hanshu* (le « Livre des Han »), et le *Hou Hanshu* (le « Livre des Han postérieurs ») ; ces trois textes ont été respectivement composés au II^e/I^{er} siècle avant notre ère, au I^{er}/II^e siècle, et enfin au V^e siècle (sauf indication contraire, toutes les dates sont de notre ère). Pris ensemble, ces trois ouvrages sont riches de détails sur les conquêtes des Yuezhi et l'avènement des Kouchans. Par exemple, le règne de Kujula Kadphisès (40-90/95), fondateur de l'empire kouchan, peut être daté avec une relative précision grâce à ces sources et à son monnayage. D'après les annales chinoises du *Hou Hanshu* rédigées par Fan Ye, les territoires Yuezhi étaient au I^{er} siècle divisés en cinq pays distincts comportant chacun une capitale : Xiumi et sa capitale Hemo, Shuangmi et sa capitale homonyme, Guishuang et sa capitale Hucao, Xidun et sa capitale Bomao, et enfin Gaofu et sa capitale homonyme. Diverses tentatives ont été faites de localiser ces toponymes sur une carte moderne, principalement par comparaison avec d'autres toponymes anciens ou modernes (Grenet, 2006 ; Falk, 2018), en arrivant parfois à des conclusions sensiblement divergentes. Le même texte nous apprend que le *yabghu* (ou *xihou* en chinois, que l'on peut traduire par « chef ») qui unifia l'empire kouchan s'appelait Qiujiuque. Les historiens et numismates s'accordent pour identifier ce personnage à Kujula Kadphisès, dont le nom sur ses monnaies apparaît sous la forme ΚΟΖΟΛΟ ΚΑΔΑΦΕΣ ou ΚΟΖΟΛΑ ΚΑΔΑΦΕΣ en grec, et *Kujula kasa* ou *Kuyula Kaphsa* en kharoṣṭhī (Rosenfield, 1967). D'après le même texte, ce Qiujiuque aurait envahi le royaume d'Anxi (soit les territoires au sud de l'Hindou Kouch contrôlés par les Indo-Parthes, soit l'empire parthe lui-même) et capturé les villes de Gaofu (Kaboul), Puda (Puṣkalāvati), et Jibin (dans le Cachemire), pour finalement mourir autour de quatre-vingts ans (pour une traduction de qualité des textes chinois concernant cette période, et tout particulièrement les textes relatant les conquêtes de Qiujiuque, voir Thierry, 2005).

L'inscription de Dašt-e Nāwur est la première inscription rédigée en bactrien, une langue moyenne iranienne écrite à l'aide d'un alphabet grec

modifié (Fussman, 1974 ; voir aussi Sims-Williams et Cribb, 1995-1996, pour une autre traduction). Cette inscription, qui se trouve près de Ghazni en Afghanistan, comporte le nom de Wima Takto (90-95 ou 95-100), une date (le quinzième jour du mois Gorpaios de l'année 279, c'est-à-dire 105/106) et divers titres et épithètes (« le vertueux, le juste », etc.). Cette inscription possède la caractéristique exceptionnelle d'être trilingue (bactrien, gāndhārī ; on retiendra également que les inscriptions en gāndhārī sont répertoriées et consultables dans la base de données en ligne « Gāndhārī Language and Literature », et une écriture non déchiffrée dite « inconnue »). En ce qui concerne l'histoire de la dynastie des Kouchans, l'inscription de Rabatak est le document le plus instructif que nous possédions à propos de la généalogie de Kaniška I^{er}, de l'extension de son royaume, et de l'importance des divinités iraniennes et indiennes pour ses prétentions dynastiques (Sims-Williams et Cribb, 1995-1996 ; voir aussi Sims-Williams, 1998 et 2008). Cette inscription nous apprend que l'arrière-grand-père de Kaniška I^{er} était Kujula Kadphisès, son grand-père Wima Takto (sur le nom de ce souverain, voir Falk, 2009), et son père Wima Kadphisès. Kujula Kadphisès et Wima Kadphisès nous sont déjà familiers par les monnaies qu'ils ont frappées à leurs noms respectifs. Cette inscription est par ailleurs très précieuse dans notre compréhension du rôle joué par les nombreuses divinités représentées sur les monnaies kouchanes en lien avec l'investiture royale et le culte dynastique (sur le rôle plus précis de Nana à ce propos, voir Falk, 2015b). Très récemment, une nouvelle inscription bilingue en bactrien et en écriture « inconnue » a été découverte au Tadjikistan, à proximité de la gorge d'Almosi (Bonmann, Halfmann, Korobzow et Bobomullov, 2023). Celle-ci mentionne le nom de Wima Takto et permet d'une part de partiellement déchiffrer cette écriture et, d'autre part, de la mettre en lien avec l'araméen.

Il existe enfin un corpus relativement important de textes et d'inscriptions sur objets (comme dans le chapitre précédent, nous évoquerons les monnaies au moment d'évoquer chaque souverain) nous renseignant sur la période, dont l'exemple typique est l'inscription dédicatoire sur reliquaire bouddhique comportant des informations chronologiques et parfois également personnelles sur le souverain et sa famille (Baums, 2012 ; Falk, 2015a). Parmi ce corpus, nous citerons plus particulièrement le plat en argent inscrit dit « de Nukunzok » ou « Nokonzog » au nom de Kaniška I^{er} récemment publié (Sims-Williams, 2015), dont l'inscription nous apprend le nom de la Bactriane au II^e siècle sous les Kouchans : le Tokharistan (« τοχαριστανον »). Nukunzok/Nokonzog est un personnage aristocratique de haut rang déjà mentionné dans les inscriptions de Surkh Kotal (dite « SK4 ») et de Rabatak, et dont le titre en bactrien (« καραλαργγο ») peut se traduire par « seigneur des marches ». De plus, les Tokhariens sont attestés chez Strabon (XI, 8, 2 ; « Τόχαροι »), Ptolémée (VI, 11, 6 ; « Τόχαροι ») et Justin (XLII, 2 ;

« Tochariis ») : le lien possible établi entre ce peuple et les Yuezhi n'est pas récent (Berthelot, 1930), mais une confirmation manquait jusqu'à la découverte de cette inscription.

I. L'ARRIVÉE DES YUEZHI ET L'ÉMERGENCE DE LA DYNASTIE KOUCHANE EN ASIE CENTRALE

1. ORIGINES ET MIGRATIONS

Les Yuezhi forment, dans les sources chinoises, une tribu installée dans la partie centrale de la Chine moderne, plus précisément dans le corridor du Hexi ou du Gansu, à l'est de Dunhuang (de La Vaissière, 2024). Ils sont mentionnés dès le IV^e siècle avant notre ère dans un texte appelé le *Mu Tianzi zhuan* (la « Chronique du Fils du Ciel Mu »), ainsi que dans d'autres textes légèrement postérieurs, sous des formes graphiques variées (Yuzhi, Niuzhi, ou encore Yuezhi ; voir Thierry, 2005). Parmi les autres peuples de Chine occidentale figurent les Wusun et les Xiongnu : ce sont ces derniers qui, à la fin du III^e et au début du II^e siècle avant notre ère, mènent une série d'attaques avec plus ou moins de succès contre les Yuezhi, ce qui a pour conséquence de les chasser de la région du Henan vers 208-207 avant notre ère. Ils sont par la suite vaincus, soumis et intégrés par les Xiongnu vers 177/176 avant notre ère, avant de s'installer plus au nord-ouest (dans la région du haut Ili), puis d'être définitivement chassés de ces territoires sans doute vers 131-130 avant notre ère par les Wusun : ce sont ces conflits et migrations à répétition qui aboutiront à l'arrivée des Yuezhi dans la vallée de l'Oxus vers 130 avant notre ère, en passant à l'est par les cols et voies de circulation du Pamir et/ou à l'ouest en contournant le Pamir-Alaï par les Portes de Fer.

Un passage du *Hanshu* (96A, 3164) raconte :

À l'origine, le Daxia [la Bactriane hellénistique] était sans souverain suprême, constamment les villes fortes se donnaient de petits seigneurs, le peuple était faible et craignait le combat, c'est pourquoi, quand les Yuezhi en mouvement arrivèrent, ils le soumirent complètement. (*id.*)

Une expédition en Asie centrale commandée par Zhang Qian pour le compte des Han constate en 128 avant notre ère que les Yuezhi ont complètement soumis la Bactriane et que les Grecs en ont totalement disparu. Le terme « Daxia », qui désignait jusqu'alors l'ensemble du royaume gréco-bactrien (le sud de la Sogdiane, la Bactriane et l'est de la Margiane), fait désormais référence aux territoires de la rive gauche de l'Oxus jusqu'à l'Hindou

Kouch, ainsi qu'à une partie de la rive droite. L'effondrement extrêmement rapide du royaume hellénistique du nord de l'Hindou Kouch s'explique, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, par les guerres intestines que les Gréco-Bactriens et Indo-Grecs se sont livrées entre eux, ainsi que par le chaos politique sans doute profond provoqué par l'assassinat par son propre fils du roi Eucratide I^{er} (171-145 avant notre ère).

2. LES YUEZHI EN BACTRIANE ET DANS LES PAROPAMISADES

L'arrivée des Yuezhi en Bactriane bouleverse les équilibres politiques et sociaux qui existaient sous la domination des Gréco-Bactriens, mais démontre également la capacité d'adaptation de ces populations steppiques à un territoire où la sédentarisation est la règle pour beaucoup et où l'usage de la monnaie est bien établi. En effet, on observe certes un abandon de certaines villes (en particulier Ai Khanoum, qui, malgré une courte phase d'occupation dite « postpalatiale », est totalement désertée à la fin du II^e siècle avant notre ère ; voir Martínez-Sève 2013), mais un nombre substantiel d'autres sont réoccupées et continuent à prospérer (Afrasiab-Marakanda, Kampyr Tépé, Termez, et surtout la capitale Bactres). Sur le plan matériel, les découvertes céramiques tendent à démontrer une certaine continuité entre la vaisselle de la période hellénistique et celle de la période « nomade », dont les ateliers de production seraient donc les mêmes (Martínez Ferreras *et alii*, 2019), tout en se caractérisant par l'apparition de nouveautés : la céramique à engobe rouge (amphore de table, bol à paroi courbe) reste populaire, mais cohabite avec une nouvelle céramique à engobe couleur aubergine et l'introduction des gobelets à piédouche (Maxwell-Jones, 2015). Il est possible que cette évolution soit le reflet d'un changement dans les habitudes de consommation. Ainsi que l'écrit Henri-Paul Francfort (2013),

la persistance de l'urbanisation [...] montre la coexistence des modes de vie agricole urbain et pastoral mobile, qui échangent mutuellement des traits culturels et des formes artistiques.

Cette proximité ne facilite pas le travail des archéologues, et, de ce fait, la plage chronologique s'étendant du II^e siècle avant notre ère au II^e siècle est souvent appelée « Yuezhi-kouchane » sans qu'une distinction plus précise soit toujours possible (Francfort, 2020).

Les populations steppiques installées en Bactriane présentent également la particularité d'avoir adopté une partie des traditions monétaires de leurs prédécesseurs, et dès la fin du II^e siècle avant notre ère sont émises des imitations de monnayages gréco-bactriens puis indo-grecs. Parmi les premiers, ce

sont les monnayages d'Eucratide I^{er} (171-145 avant notre ère) et d'Hélioclès I^{er} (145-130 avant notre ère) qui ont été imités. L'identification de ces séries par rapport aux monnaies émises du vivant du souverain se fonde sur un ensemble d'éléments objectifs :

- le style, caractérisé par une dégradation progressive,
- la typologie, laquelle évolue avec le temps,
- la légende en grec, de plus en plus corrompue au fil des séries,
- la qualité du métal, avec une baisse graduelle de la qualité de l'alliage,
- les monogrammes, qui sont quasi systématiquement distincts de ceux du monnayage du souverain en question.

Ce monnayage frappé par les Yuezhi se compose de tétradrachmes, de drachmes et d'oboles d'argent qui suivent toutes un étalon attique légèrement réduit (respectivement 16 g, 4 g et 0,60 g ; voir Jongeward, Cribb et Donovan, 2015). Il existe également des monnaies de bronze, dont l'étalon tourne pour les tétradrachmes autour de 14 g et pour les drachmes autour de 4 g (*ibid.*). La typologie ne change pas immédiatement par rapport aux monnayages gréco-bactriens imités, et ce n'est que dans un second temps que l'on voit apparaître des modifications, par ailleurs uniquement au revers (bonnets des Dioscures remplacés par Héraclès sur des oboles d'argent imitant Eucratide I^{er}, Zeus debout remplacé par un cheval levant la patte antérieure droite sur des tétradrachmes de bronze imitant Hélioclès I^{er} ; voir Staviskij, 1986, et sur ces imitations et sur leur répartition en Bactriane du Nord ; plus récemment Bordeaux *et alii*, 2019, sur la répartition des imitations en argent d'Hélioclès I^{er} dans la vallée de l'Oxus). Aucune de ces monnaies n'a fait l'objet d'analyses métallurgiques, néanmoins l'observation permet de conclure à l'existence de monnaies « fourrées » (cœur en cuivre ou en plomb, plaquage en argent ; Boppearachchi et ur Rahman, 1995), dont l'existence ne doit pas surprendre étant donné le contexte d'émission. Un nombre important de ces monnaies a été découvert en 1948 dans le trésor de Qunduz (Curiel et Fussman, 1965), avec d'importantes conséquences sur le plan chronologique (Bordeaux, 2018).

Les deux sites les plus importants de la période sont ceux de Khalchayan (Ouzbékistan) et de Tillya Tépé (Afghanistan). Le premier, situé dans la vallée du Surkhan-darya, est constitué d'un pavillon royal fouillé entre 1959 et 1963, dont les murs étaient décorés de peintures figuratives monumentales ainsi que de hauts-reliefs en argile crue peinte (Staviskij, 1986 ; Bernard, 1987). Il est désormais relativement bien assuré que l'on peut reconnaître parmi ces sculptures le portrait du roi ou chef Héraos/Héraios (première moitié du I^{er} siècle), que l'on connaît par ailleurs par son monnayage composé de tétradrachmes et d'oboles d'argent sur lequel Héraos se donne le titre de kouchan (voir Cribb, 1993 ; l'attribution de ces monnaies à Kujula Kadphèsis par l'auteur est sujette à débat), grâce à son physique distinctif :

crâne allongé, yeux étirés. Ces hauts-reliefs se divisent dans la pièce principale en trois panneaux, dont l'un représente un combat entre archers montés : cette scène a été interprétée comme une victoire de la cavalerie légère Yuezhi sur la cavalerie lourde scythe composée de cataphractaires (*id.*). Tous ces éléments ont amené un certain nombre de spécialistes à voir dans le pavillon royal de Khalchayan un monument dynastique des Yuezhi (Francfort, 2013), comme le sera plus tard le temple de Kaniška I^{er} à Surkh Kotal pour les Kouchans.

Le second site se trouve à une centaine de kilomètres de Bactres, dans un contexte d'ouverture vers le monde des steppes, Tillya Tépé étant situé à l'entrée de la vallée de l'Oxus (sur ce site, lire notamment Francfort, 2011 ; tous les objets ont été publiés dans Sarianidi, 1985, puis plus en détails dans Cambon et Jarrige, 2006). Ce site constitue, avec le mausolée au caveau de pierre d'Aï Khanoum, le seul exemple de tombeau connu en Bactriane : il s'agit d'une sépulture multiple simultanée datée du second quart du I^{er} siècle, composée de cinq tombes féminines et d'une tombe masculine, dont le rituel funéraire n'est pas sans rappeler celui des Xiongnu en Chine. Cette dernière tombe contenait un individu âgé de 20 à 30 ans, qui fut donc contemporain de nombreuses dynasties voisines : parthes à l'ouest, indo-parthes au sud, Yuezhi à l'est et au nord, et enfin la dynastie « scytho-bactrienne » dite des « Pulagides » (du nom du roitelet Pulagès) à proximité immédiate de son territoire. Les *regalia* trouvés dans la tombe sont exceptionnels étant donné leur diversité : collier annelé gondopharide, camée pulagide, chaise curule d'inspiration romaine. Ces objets, ainsi que le fait que les thèmes iconographiques de la tombe masculine sont quasi exclusivement steppiques, tendent à démontrer qu'il s'agit d'un véritable souverain cavalier nomade sédentarisé en Bactriane occidentale mais à l'identité culturelle multiple. La question reste dès lors ouverte quant à savoir s'il pourrait s'agir d'un roi de cette dynastie « scytho-bactrienne », ou bien de l'un des *yabghu* Yuezhi, voire du kouchan Héraos lui-même.

Enfin, concernant les Paropamisades, il est fondamental de noter que cette région centrée autour de la ville d'Alexandrie du Caucase (moderne Bégram) n'a jamais été conquise par les Indo-Scythes : l'absence totale de monnaies de Mauès ou d'Azès I^{er} en est la meilleure preuve (MacDowall, 1985). À l'inverse, les Yuezhi, déjà habitués comme nous l'avons vu à imiter les monnayages de leurs prédécesseurs, mettent fin au pouvoir grec dans les Paropamisades vers 70 avant notre ère et frappent des imitations du dernier souverain ayant régné, c'est-à-dire Hermaïos. Les lieux de découvertes des monnaies au nom de ce souverain, frappées de son vivant et posthumes, se situent dans les Paropamisades, dans le Gandhara et la région Gardez-Ghazni, souvent dans des quantités considérables (Bopearachchi, 1999a). Ce sont ces imitations tardives que l'on retrouve également par centaines à

Taxila, mais aucune monnaie frappée du vivant d'Hermaïos, démontrant ainsi que ce dernier n'y a jamais régné (Bopearachchi, 1999b). À Bégram, ces monnaies ont également été découvertes dans les fouilles conduites par la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) entre 1936 et 1946 (Bopearachchi, 2001a, Morris, 2017), avec des monnaies posthumes d'Eucratide I^{er} que l'on peut dater du milieu du I^{er} siècle avant notre ère, mais le contexte archéologique de ces découvertes reste trop imprécis pour en dater les niveaux.

3. L'ÉMERGENCE DE LA DYNASTIE KOUCHANE

Kujula Kadphisès (40-90/95), fondateur de l'empire kouchan, est également à l'origine de frappes posthumes imitant le monnayage d'Hermaïos dans les Paropamisades. Comme nous l'écrivions plus haut, afin de comprendre la disparition du pouvoir grec dans ces régions ainsi que dans le Gandhara, il est nécessaire de prendre en considération les monnaies au nom d'Hermaïos frappées par les Yuezhi. À la toute fin de son monnayage, Kujula émet des monnaies mettant en valeur son appartenance dynastique, avec la légende *Kujula kasasa Kuṣāṇa Yavugasa dharmathidasa* (« de Kujula Kadphisès, kouchan chef yabghu, immuable dans la loi » ; voir Jongeward, Cribb et Donovan, 2015, n^{os} 44-69 et 73-79), *Kuyula Kadaphasa Kuṣāṇasa* (« de Kujula Kadphisès, le Kouchan » ; *ibid.*, n^{os} 113), ou encore ΚΟΖΟΥΛΟ ΚΑΔΦΙΖΥ ΚΟΡΣΝΟΥ (« de Kujula Kadphisès, le Kouchan » ; *ibid.*, n^{os} 73-78). La graphie fort variable du nom de Kujula s'explique sans doute par l'absence de tradition concernant la forme écrite de son nom (Falk, 2019).

Le portrait masculin au droit d'une émission régionale de Kujula Kadphisès est très clairement inspiré de celui de l'empereur romain Auguste (27 avant notre ère-14) et constitue de ce fait un marqueur chronologique fondamental (voir Senior, 2001, et Rosenfield, 1967 ; ce dernier affirme d'ailleurs que le personnage assis présent au revers de cette série, vêtu d'un pantalon, d'un chapeau pointu, de bottes, et armé d'une épée sera la représentation de Kujula lui-même). En effet, le denier d'argent d'Auguste utilisé comme modèle nous livre un *terminus post quem* manifeste afin de dater les imitations posthumes au nom d'Hermaïos. Ainsi qu'Henri-Paul Francfort l'a très justement fait remarquer (Francfort, 2013), le siège curule représenté est similaire à celui de la tapisserie de Noin-Ula (Mongolie), ainsi que celui découvert dans la tombe n^o 4 de Tillya Tépé, site que nous avons évoqué plus haut. De plus, les surfrappes de Kujula Kadphisès sur les monnaies du souverain indo-parthe Gondopharès (29/30-50) indiquent que c'est Kujula qui mit fin au

pouvoir indo-parthe dans les Paropamisades et le Gandhara. Si cette hypothèse est correcte, la montée en puissance de l'empire kouchan dans ces régions, sous la domination de Kujula Kadphisès, doit être datée du milieu du I^{er} siècle, entre 30 et 90. Le nom de cet empire provient tout simplement du clan éponyme auquel appartient Kujula Kadphisès : le pays de Guishuang, tentative de restitution en chinois du terme « kouchan », bien attesté, comme nous l'avons vu plus haut, sur les monnaies d'Héraos (« KOPPANOY » : les deux *rhos* symbolisent le son « sh », qui n'existe pas dans l'alphabet grec).

L'identification du second roi de la dynastie kouchane mentionné dans l'inscription de Rabatak est sujette à débat. D'après le *Hou Hanshu*, le second roi kouchan, Yangaozhen, était le fils de Qiujuque, et on lui attribue la destruction de Tianzhu (l'Inde). Après avoir conquis l'Inde, Yangaozhen nomme un général afin de superviser et gouverner la région (Thierry, 2005). Kujula Kadphisès étant mort aux alentours de 80 ans, le fils lui ayant succédé devait avoir un certain âge au moment de son intronisation (*id.*). Une lecture littérale de l'inscription de Rabatak nous amène à la conclusion que Qiujuque est Kujula Kadphisès, et que Yangaozhen peut être identifié à Wima Takto. Dans l'inscription dédicatoire de Seṅavarma (CKI 249), qui mentionne le nom de Kujula (« *maharaja-rayatiraya-kuyula-kataph [sp]a* », soit « grand roi, chef roi des rois, Kujula Kadphisès »), son fils est également mentionné sous le nom de « *Sadaṣkaṇa devaputra* » (Baums, 2012). Bien qu'il soit impossible de formellement identifier ce personnage, son titre (« fils d'un dieu ») se justifie par le fait que, contrairement à son père Kujula, ce Sadaṣkaṇa est né dans une famille déjà régnante (Falk, 2015a).

Le général à qui Yangaozhen confie l'Inde, ou l'usurpateur dont nous ne connaissons peut-être jamais le nom, est possiblement Sôter Mégas : quoi qu'il en soit, il s'agit à l'évidence d'un homme de confiance (voire d'un membre de la famille royale ?). Ceci expliquerait comment ce dernier a pu devenir suffisamment puissant pour éloigner l'héritier légitime du trône dans une région reculée, le Cachemire, où celui-ci ne frappa apparemment qu'une seule série de monnaies de bronze aux types bœuf/chameau portant son nom en kharoṣṭhī (voir Jongeward, Cribb et Donovan, 2015, n^{os} 221-222). La découverte de quantités considérables de monnaies émises par Sôter Mégas de Mathura en Inde jusqu'en Bactriane indique que son règne fut long, et que Wima Takto mourut probablement de vieillesse peu avant Sôter Mégas (pour une discussion détaillée sur Sôter Mégas et sa politique, voir Bopearachchi, 2008b ; pour une étude des textes et inscriptions concernant cette période, voir la section « Primary sources and translations » dans Falk, 2015a).

Les monnaies de ce roi anonyme, dont seule l'épithète (ΣΩΤΗΡ ΜΕΓΑΣ, soit « grand sauveur ») nous est connue, sont au cœur d'une profonde controverse historique quant à l'identité de ce personnage, et ce d'autant plus depuis la

découverte de l'inscription de Rabatak en 1993, à la suite de laquelle ce monnayage a fréquemment été attribué à Wima Takto (Sims-Williams et Cribb, 1995-1996), puis à Wima Kadphisès et Wima Takto (Cribb, 2014). Cette conclusion est loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes (Bopearachchi, 2001a, 2006 et 2008 ; MacDowall, 2002). Il ne s'agit pas ici de trancher cette question, et, quel qu'en soit l'émetteur, très probablement un kouchan, le monnayage de Sôter Mégas permet d'établir un type monétaire unique sur tout son territoire : au droit, le buste de Mithra (Grenet, 2001 ; Falk, 2019) et au revers, le roi-cavalier. L'étalon monétaire suivi est attique, avec une didrachme de 8,50 g et une hémidrachme de 2,10 g. Ce monnayage standard était sans doute destiné à remplacer les très nombreux monnayages locaux dont les Kouchans avaient involontairement hérité. De nombreuses variations (le nombre de rayons autour du buste de Mithra, *tamga* à quatre (\$Monogramme11\$) puis trois (Monogramme12) pointes, lettres grecques carrées ou cursives, etc.) tendent à démontrer une production numériquement très conséquente. Il existe également quelques séries monétaires de moindre importance qui ont été attribuées à des régions précises (Gandhara, Qunduz, Mathura) en se fondant sur l'étalon monétaire utilisé.

Comme cela avait déjà été évoqué par O. Bopearachchi (2008b), il n'est pas exclu que Sôter Mégas ait favorisé le bouddhisme durant son règne de la même manière que Ménandre I^{er} (165-130 avant notre ère ; voir chapitre précédent) en réaction à l'hostilité religieuse des souverains de la dynastie Śunga (Bopearachchi, 1990). Les dépôts dans les reliquaires constitués de monnaies de Sôter Mégas à l'exclusion de tout autre souverain dans certains stûpas, comme celui fouillé récemment par la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à Bactres (Bernard, Besenval et Marquis, 2006 ; cinq monnaies de Sôter Mégas furent trouvées dans le reliquaire du stûpa, attribuées par Paul Bernard à ce souverain, en prenant soin de préciser qu'il ne s'agissait pas de frappes de Wima Takto), ou d'autres dans les vallées de Kaboul et du Swat, pourraient être la manifestation d'un certain zèle de ce roi envers les sanctuaires bouddhiques. O. Bopearachchi a publié un reliquaire en forme de stûpa de 58 cm de haut trouvé à Puṣkalāvātī (Peshawar ; voir Bopearachchi, 2008b). Celui-ci se compose d'une base quadrangulaire sur laquelle est fixé un cylindre surmonté par un dôme hémisphérique (*aṇḍa*) puis un *harmikā* sur lequel se tient un *chattravālī* avec huit *chattrā* (parasols), le neuvième étant brisé. Le décor, comme pour tous les stûpas de cette période avant l'introduction des représentations anthropomorphiques du Bouddha sous le règne de Kaniṣka I^{er}, se limite à des couronnes et autres motifs floraux. À l'intérieur de ce reliquaire-stûpa se trouvait un coffret de schiste contenant treize monnaies de Sôter Mégas (*id.*), avec trois coffrets miniatures, deux en or et un en bronze. Ce reliquaire rappelle celui de Rashuk à Tope Passani, qui contenait six monnaies de Sôter Mégas (Wilson, 1841 ; Errington, 1999),

ainsi que le Tope n° 3 de Bimaran qui en contenait vingt-sept (Wilson, 1841). Gérard Fussman (2015) écrit avec raison qu'

il n'y a pas de raison de rejeter la possibilité que des établissements bouddhiques existaient déjà à l'ouest des Monts Soleïman. En effet, des inscriptions et des découvertes monétaires dans des bâtiments religieux bouddhiques démontrent la présence de cette religion dans les régions autour de Jalalabad, Kaboul, Balkh et Termez dès les règnes d'Azès II [30 avant notre ère-20] et de Sôter Mégas [92/97-110].

Il faut attendre le règne de Kaniška I^{er}, fils de Wima Kadphisès, pour voir une politique religieuse plus ouverte à toutes les croyances de l'empire que celle de son père.

Wima Kadphisès (100/105-127), l'héritier légitime du trône kouchan, n'a sans doute pas été déclaré roi de l'empire kouchan dans sa totalité avant d'avoir neutralisé l'usurpateur Sôter Mégas. L'apparition du titre Sôter Mégas sur certaines de ses monnaies pourrait suggérer qu'il fut le sauveur de la dynastie kouchane (Göbl, 1984) ; il pourrait également s'agir d'un emprunt symbolique au monnayage de son adversaire. Les monnaies d'or de ce souverain « témoignent d'un élan de véritable conquistador de par leurs symboles de triomphe et leur style autoritaire et agressif » (Rosenfield, 1967). La découverte de plus de 4 000 monnaies d'or dans le trésor de Pipal Mandi (à proximité de Peshawar au Pakistan), dont la plus grande majorité sont des monnaies de Wima Kadphisès, démontrerait que celui-ci promut une économie monétaire très prospère (sur les conditions de découverte de cet important trésor, voir Bopearachchi, 2008b). Wima Kadphisès fut également le créateur d'un système monétaire bimétallique fondé sur l'or et le bronze, mettant fin au système unimétallique (de bronze) de Kujula Kadphisès et de Sôter Mégas. Le monnayage d'or s'organise autour d'un modèle bien articulé comportant des doubles statères, des statères, et des quarts de statères (Jongeward, Cribb et Donovan, 2015) ; ce monnayage peut être divisé en cinq phases discontinues de production (Bracey, 2009). En tant que souverain absolu d'un vaste empire, Wima Kadphisès utilisa son portrait monétaire comme instrument de propagande afin d'impressionner ses sujets, le feu sortant des épaules suggérant des qualités surnaturelles (Carter, 1994). De plus, sa dévotion au dieu hindou Śiva est attestée par ses monnaies et se distingue par la rupture opérée avec les convictions religieuses bouddhiques de son rival usurpateur (cette interprétation de la divinité au revers comme étant Śiva a récemment été remise en doute dans Falk, 2019, l'auteur défendant plutôt l'hypothèse d'un Rudra-Agni-Skanda, qui a été accueillie avec prudence par les spécialistes).

Nous ne disposons que peu d'indices sur ce souverain : une seule inscription mentionnant son nom (« *wimo kavthisasa* »), exécutée de son vivant sur le

rocher de Khalatse situé dans le Ladakh (Falk, 2015a) et datée de l'année 287 de l'ère Yavana (soit 112), nous est connue. Sans que Wima Kadphisès soit nommé, un passage du *Hou Hanshou* (LXXXVIII, 2927) narre également une intervention militaire kouchane dans la région de Kashgar s'étant déroulée entre 114 et 120 (*id.*). Le début de son règne semble être marqué par des troubles politiques et dynastiques, en raison de trois séries monétaires d'or émises au début de son règne et sur lesquelles Wima Kadphisès s'affirme comme étant le fils de Wima Takto (BACIAEGDC OOHMO TAKTOOY KOPΦANOY YIOC, soit « fils du roi Wima Takto le Kouchan » ; voir Bopearachchi, 2008b). Il est tout particulièrement intéressant de noter que ces séries s'inspirent elles-mêmes de séries commémoratives émises par les souverains gréco-bactriens Agathocle et Antimaque I^{er} au début du II^e siècle avant notre ère, notamment la légende disposée en U. La graphie en grec de certains termes, dont c'est parfois la première translittération en grec, est également hésitante : le mot « KOPΦANOY » est écrit avec deux « Ð », et le nom de « OOHMO TAKTOOY » avec deux *omicrons*. D'après H. Falk, ces séries seraient des essais non destinés à circuler (Falk, 2019), de la même manière que la monnaie d'argent acquise en 1836 par Charles Masson dans la région de Bégram et conservée au British Museum a pu l'être pour le monnayage de bronze (Bracey, 2009).

L'empire kouchan atteint son apogée vers 127 et le début du règne de Kaniška I^{er}, petit-fils de Wima Takto et fils de Wima Kadphisès (sur la première année du règne de Kaniška I^{er} ou l'ère qui s'y rapporte, voir Falk, 2001, et plus récemment Falk, 2015a). La chronologie de ce souverain est cruciale, car c'est sous son règne que l'on attribue habituellement les débuts de l'art du Gandhara. Le territoire du royaume de Kaniška I^{er} s'étendait sur les pays modernes suivants : l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde du Nord jusqu'à la moyenne vallée du Gange. Sa capitale principale se trouvait très probablement à Puruṣapura (Peshawar), avec des capitales régionales à Bégram (Afghanistan), Takṣaśīlā (Taxila, Pakistan) et Mathura (Inde). Bien qu'il encourageât les cultes de toutes religions en honorant des divinités zoroastriennes, grecques et brahmaniques, Kaniška I^{er} est surtout resté dans les annales comme protecteur du bouddhisme ; cependant, il est très probable, de même que pour la plupart des souverains kouchans, qu'il ne se soit lui-même jamais converti à cette religion (Fussman, 2017). L'inscription de Rabatak nous a permis de mieux comprendre pourquoi ces nombreuses divinités sont ainsi représentées : leur rôle est de conférer l'autorité royale au souverain, et tout particulièrement Nana(ia) (Falk, 2015b). De plus, cette inscription mentionne la création de l'année 1 d'une nouvelle ère dite « kouchane » ou de « Kaniška » : celle-ci ne doit pas être confondue avec l'ère d'Azès I^{er}, qui commence en 47/46 avant notre ère (voir chapitre précédent), ni avec l'ère « Śaka » qui commence en 78 (Falk, 2001), ni avec

l'ère « bactrienne » ou « d'Ardashir I^{er} » qui commence en 223 (Sims-Williams et de Blois, 2018), ni enfin avec l'ère « Yavana » qui commence en 174 avant notre ère et dont l'ère de Kaniška I^{er} serait une nouvelle inauguration, en coïncidant avec l'année 301 de celle-ci (Falk et Bennett, 2009).

Son règne voit l'apparition des premières représentations anthropomorphiques connues du Bouddha, et, dans ce contexte, les monnaies d'or de Kaniška I^{er} représentant le Bouddha sont particulièrement révélatrices. Sur ces frappes, l'identification de la divinité se fait aisément grâce à l'iconographie et à la légende « BOΔΔO » (Fussman, 1982). Le Bouddha se tient debout, de face, en position d'*abhaya mudrā* avec la main droite ouverte, tandis que la gauche tient le bord du *samghāṭi* porté par-dessus le *paridhāna*. Le halo et la mandorle apparaissent tous deux derrière le Bouddha. Dans le champ à droite est gravé un *tamga* (𑀘𑀓𑀭𑀮), le symbole dynastique propre à chacun des premiers souverains kouchans. À l'inverse, Maitreya n'est représenté que sur des émissions de bronze : cela serait-il un indice d'un statut inférieur ou d'une importance moindre (Falk, 2019) ? Le droit de ces monnaies montre le roi Kaniška I^{er} debout, revêtu d'un épais manteau et de bottes montantes, des flammes sortant de ses épaules, tenant un sceptre dans la main gauche, et faisant un sacrifice sur un autel de la main droite (Göbl, 1984). C'est sous le patronage royal de Kaniška I^{er} qu'eu lieu le quatrième conseil bouddhique du courant Sarvāstivāda, en présence de cinq cents moines, à Jalandhar ou dans le Cachemire (Willemen, 2014). Bien que sa conversion personnelle au bouddhisme soit discutable, il est indéniable que le bouddhisme prospéra dans le Gandhara durant son règne. Sa plus importante contribution à l'architecture bouddhique fut la construction du stūpa de Kaniška I^{er} à Shajiki-Dheri, à Peshawar (Pakistan ; voir Spooner, 1908-1909, et Dobbins, 1971), décrit par le pèlerin chinois Xuanzang comme faisant 600 pieds chinois de hauteur, et couvert de pierres précieuses (cette mesure équivaut à une longueur d'entre 180 et 210 mètres). Toutefois, il est possible que le reliquaire dit « de Kaniška [I^{er}] » trouvé dans ce même stūpa, traditionnellement présenté comme lié à sa fondation, ait en réalité été déposé lors d'une reconstruction ou d'un élargissement du monument (Errington, 2002).

La famille selon les traités brahmaniques

Rédigés au début de notre ère, les traités brahmaniques (sanskrit *dharmaśāstra*) fournissent un certain nombre d'informations, parfois contradictoires, sur l'organisation de la famille (Kane, 2006). Il faut cependant dissocier ce qui relève de la norme et de la pratique. Les traités sanskrits décrivent ce que devrait être la norme familiale pour les hautes castes, c'est-à-dire les *varṇa* supérieurs. Il y a donc eu une application de cette culture normative différente selon les groupes

sociaux mais aussi selon les régions, les textes étant eux-mêmes le reflet de traditions locales (Lardinois, 1985). Il est néanmoins possible d'esquisser des caractéristiques communes dans la tradition juridique de l'Inde ancienne.

Le modèle qui émerge des différentes traditions brahmaniques savantes est celui de la famille indivise regroupant plusieurs générations sous le même toit et partageant le même feu. La définition de la famille repose sur deux principes dominants religieux et successoral. La famille brahmanique est liée par le rituel funéraire du *śraddha*, qui consiste à offrir un *pinda* (boulette de bouillie de riz) à un ancêtre commun, le père. Cette pratique implique le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils, c'est-à-dire les agnats ou descendants en ligne patrilinéaire (Kane, 2006). Du point de vue de l'héritage, la famille étendue regroupe des ayants droit sur un patrimoine économique et symbolique. En effet, le système successoral est en principe égalitaire et lignager, les filles, dotées et mariées, étant exclues (Lardinois, 1985).

On remarque une évolution des normes juridiques au cours du Moyen Âge, certaines écoles prenant plus d'importance que d'autres. À partir des XI^e et XII^e siècles, l'école juridique ritualisante du Dayabhāga émerge au Bengale. Elle stipule que les enfants n'ont aucun droit sur le patrimoine du vivant de leur père. Ce droit ne peut être revendiqué qu'après le décès de ce dernier et l'accomplissement des rites funéraires. En revanche, l'école sécularisante de la Mitākṣarā (Nord du Bihar) est plus égalitaire et individualiste. Les fils sont reconnus comme des individus ayant des droits dès leur naissance, indépendamment de la légitimation rituelle. Le droit semble donc se détacher du religieux (Lingat, 1967). On reconnaît également certains droits à l'épouse et l'on distingue les biens ancestraux hérités, fondements du patrimoine familial, des biens acquis personnellement par le travail.

Dès la fin du XVIII^e siècle, les Britanniques installés en Inde cherchent à mettre en place des institutions judiciaires unifiées afin de traiter les affaires locales, notamment celles liées à la propriété privée. Pour ce faire, ils s'entourent de brahmanes qui, s'appuyant sur certaines écoles juridiques, sont chargés d'émettre des avis. C'est ainsi que naît ce que l'on a appelé le droit anglo-hindou, invention d'une tradition juridique qui est alors appliquée à des sociétés qui n'y étaient pas soumises.

CF

4. LES KOUCHANS EN ASIE CENTRALE ET LES « ROUTES DE LA SOIE »

La documentation archéologique de la période Yuezhi mais surtout kouchane est particulièrement riche : les sites de la période s'étendent de la Chorasmie (ou Khwarezm) en Ouzbékistan à l'Inde du Nord-Ouest, et du Séistan afghan à la Chine occidentale. En dresser une liste exhaustive serait

une gageure et d'une utilité limitée. De même que pour la période hellénistique, nous limiterons donc notre propos aux principaux sites à la fois connus et fouillés : Bactres, Dal'verzïn Tépé, Dil'berdjïn, Kampyr Tépé, Mathura, Shakhr-i Nao, Surkh Kotal, Takht-i Sangin, Termez et Toprak Kala. Les sites archéologiques de la période kouchane situés en Afghanistan ont été explorés dans les années 1960 et 1970 par la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) dirigée par Daniel Schlumberger puis Paul Bernard, puis entre 1969 et 1978 par l'Expédition archéologique mixte soviéto-afghane de l'Afghanistan du Nord dirigée par Irina T. Kruglikova. Dans les (ex) républiques soviétiques, ce sont les Académies des sciences, créées dans les années 1940 et 1950, qui assurent la direction des opérations, en lien avec les archéologues de Moscou et Saint-Petersbourg jusqu'à la chute de l'URSS (Gorshenina, 2013). Nous reviendrons sur les sites indiens dans la seconde partie de ce chapitre.

Le contexte géographique de ces sites varie sensiblement, entre des villes de bord de fleuve et des sanctuaires dynastiques ou des agglomérations de plaine. L'eau de manière générale et les oasis en particulier jouent toujours un rôle de premier plan dans la localisation de ces établissements, en lien direct avec la mise en eau des plaines agricoles. Bactres représente un bon exemple de centre urbain dont les phases de développement sont accompagnées par l'extension du système de canaux ou chenaux : à partir du début de la période kouchane (début du II^e siècle), les monuments en pierre de la période hellénistique semblent être démantelés, et, après avoir été retaillés, leurs blocs sont utilisés en remploi dans ces canaux, les traces d'érosion prouvant cet usage (Besenval et Marquis, 2008). De manière plus globale, toute l'oasis de Bactres est aménagée à la période kouchane afin de permettre son irrigation, grâce à des chenaux actifs et fossiles (Besenval, Marquis et Fouache, 2009). À l'inverse, la ville-forteresse de Kampyr Tépé (Ouzbékistan), fondée à la période hellénistique et située sur les rives de l'Amou Darya, n'a pas de territoire agricole clairement identifié, ce qui pose de sérieuses questions quant à la nature du site et de sa population (Rtveladze, 1995) : fondation stratégique ? port fluvial ? poste douanier ?

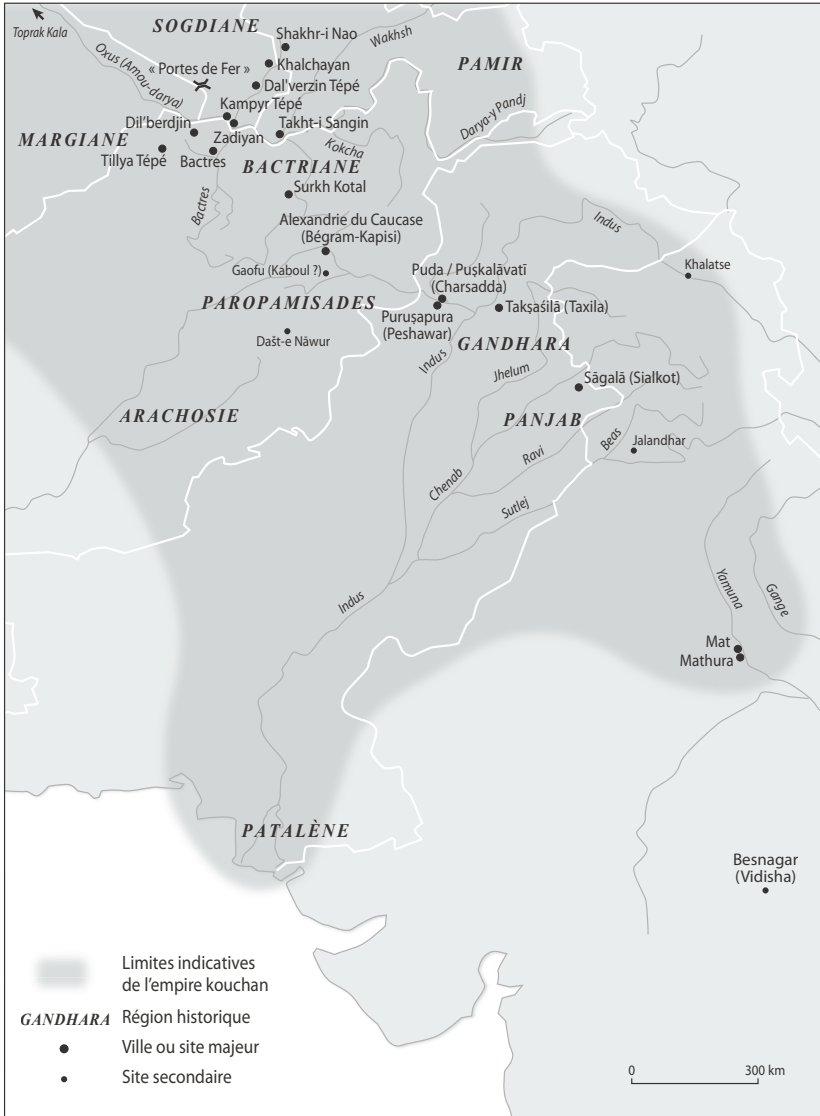
En Bactriane d'Afghanistan, deux sites démontrent l'importance prise par ces villes-forteresse installées en des points stratégiques du territoire : Dil'berdjïn et Zadiyan. Ces deux sites se caractérisent par une forteresse centrale, respectivement circulaire et rectangulaire, entourée par une enceinte fortifiée carrée délimitant un large territoire (Kruglikova, 1977 ; de La Vaisière *et alii*, 2015). Leur localisation en limite de l'oasis de Bactres, derrière le mur de fortification long de plus de 200 kilomètres protégeant celle-ci, plaide en faveur de l'hypothèse attribuant à ces sites une fonction de défense et de protection des routes permettant de se rendre de la Bactriane d'Afghanistan à la Bactriane du Nord : Dil'berdjïn garde la route vers le gué de Kelif

(à la frontière afghano-turkmène), et Zadiyan celle située en ligne droite depuis Bactres vers Kampyr Tépé. Ce dernier site aurait, d'après les découvertes monétaires, perdu sa fonction militaire vers le milieu du II^e siècle, puis aurait été progressivement abandonné à partir du début du III^e siècle. Le site majeur situé en Ouzbékistan méridional à la même époque serait plutôt Termez, situé 30 kilomètres à l'est de Kampyr Tépé, non seulement en raison de son étendue (citadelle de 18 ha et ville basse de 40 ha, à comparer aux 10 ha de Kampyr Tépé et 4 ha des citadelles de Dil'berdjïn et Zadiyan) mais également de sa position géographique, qui lui permet de contrôler à la fois l'Amou Darya et la route vers la Sogdiane en passant par la vallée du Surkhan-darya puis les Portes de Fer (Leriche, 2013a ; Fussman, 2017). Dil'berdjïn est également célèbre pour son temple principal et ses peintures murales à caractère shivaïte (représentation du couple Śiva-Pārvatī assis sur un zébu).

Termez, ville royale majeure de la période kouchane en Bactriane du Nord

La ville de Termez, couramment appelée l'Ancienne Termez dans les publications, est située à l'extrême-sud de l'Ouzbékistan, sur l'Amou Darya qui forme la frontière avec l'Afghanistan. Les premières fouilles ont été entamées dès 1926, mais les fouilles systématiques ne sont intervenues qu'à partir des années 1960 sur la zone nord-ouest et le rempart nord par les archéologues ouzbeks (L. I. Al'baum, G. A. Pugachenkova), sous l'égide du ministère de la Culture de l'URSS et de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan (Staviskij, 1986). La création en 1993 de la Mission archéologique franco-ouzbèke (MAFOuz) de Bactriane du Nord, dirigée du côté français par P. Leriche puis par S. de Pontbriand, a permis une large extension de la zone de fouille et une meilleure compréhension de l'histoire politique, culturelle et sociale de Termez (Leriche, 2013a).

Fondée durant la période hellénistique, Termez prend le relais de Kampyr Tépé, dont l'importance diminue au cours du II^e siècle, lorsque la citadelle perd sa fonction militaire et que la ville basse, construite sous le règne de Sôter Mégas, est abandonnée après celui de Kanîška I^{er}. La ville se répartit en plusieurs sites : la citadelle (*kokendoz*), la ville basse (*chahristan*), les faubourgs fortifiés (*rabad*), la colline de Tchingiz Tépé et son complexe monumental, les deux monastères bouddhiques de Fayaz Tépé et de Kara Tépé, le stûpa de Zourmala. Les vestiges gréco-bactriens se concentrent sur la citadelle et sur le sanctuaire de bord de fleuve à proximité de Tchingiz Tépé, tandis que, dès la période Yuezhi, un canal large de 12 mètres reliant la ville à l'Amou Darya est creusé ; de plus, la citadelle est agrandie. C'est la période kouchane qui voit le développement urbain majeur de Termez : un palais est construit sur la colline de Tchingiz Tépé, l'aménagement urbain de cette dernière commence, de puissantes fortifications sont érigées, la citadelle est renforcée, la ville basse s'étend vers le nord et l'ouest

L'empire kouchan en Asie centrale et en Inde du Nord au II^e siècle

(Leriche, 2015). La ville continue de jouer un rôle militaire et économique prédominant jusqu'à la période médiévale, avant d'être prise et sa population massacrée par Gengis Khan en 1220, entraînant son abandon définitif.

Sur le Tchingiz Tépé ont été identifiés plusieurs bâtiments : une fortification à couloir intérieur et tours carrées érigée au I^{er} siècle et renforcée par un fossé ; une plateforme cultuelle sur laquelle s'élevait un temple construit à la même époque et qui abritait une statue de culte ; un grand temple de 80 mètres de côté peut-être dédié au culte bouddhique et qui comporte en son centre deux cellas adossées. De l'autre côté du ravin sud se trouvent les bâtiments A et B, dont le premier est tout particulièrement intéressant : dans ses deux premiers états, il comportait un sol dallé en briques et une salle du conseil à banquettes, et peut donc être identifié comme un palais édifié au début de la période kouchane. Une partie du matériel céramique de cette zone, toutes périodes confondues, a été publiée (Houal et Le Maguer, 2013). Les découvertes monétaires reflètent également la longue chronologie du site (Staviskij, 1986).

Parmi les objets d'importance mis au jour durant les fouilles figurent d'une part un chapiteau tétracéphale et un *emblème* de plâtre. Le premier objet a été découvert au sud-est de la citadelle et comportait à l'origine quatre protomés de lion, dont un seul est préservé : ce chapiteau (ou cette base d'autel destinée à supporter une vasque ?) s'inscrit iconographiquement parlant dans la tradition iranienne achéménide (Leriche, 2011 ; Perou, 2013). Le second objet provient de la fouille d'un bâtiment artisanal daté de la période kouchane situé à proximité de la ville islamique (Leriche, 2013b). Malgré son médiocre état de conservation, on distingue clairement Héraclès, bien reconnaissable à son gourdin et la léonté, engagé dans un combat contre un personnage barbu et ailé dont les jambes se prolongent en tentacules qui se terminent en têtes de serpent : il s'agit donc d'un être anguipède, identifiable, étant donné le contexte, à un géant. Cet *emblème* rappelle ceux découverts à Bégram, ce type d'objet circulant largement dans tout l'Orient hellénisé (Francfort, 2015).

Plus au nord, les vallées du Surkhan-darya, du Kafirnigan et du Wakhsch sont particulièrement riches en termes de découvertes archéologiques (Staviskij, 1986), mais nous concentrerons notre attention sur trois sites majeurs : Dal'verz'in Tépé, Shakhr-i Nao et Takht-i Sangin. Le premier, qui s'étend sur une trentaine d'hectares, est un excellent exemple d'aménagement utilisant de manière optimale les défenses topographiques naturelles (cours d'eau sur trois côtés et citadelle). La ville s'est considérablement développée à la période kouchane (aux I^{er} et II^e siècles), comme en témoignent les découvertes monétaires, les habitations clairement destinées à l'élite kouchane (dimensions imposantes, riches peintures murales) et les trésors (Bernard, 1980). Le second, en amont sur le Surkhan-darya, recouvre une superficie de 350 hectares mais a été peu fouillé : on retiendra notamment la découverte de monnaies du début de la période kouchane (Sôter Mégas, Wima Kadphisès,

Kaniška I^{er}) et surtout deux chapiteaux sculptés qui mélangent des éléments issus de l'Orient ancien classique (feuilles d'acanthe) et du monde des steppes (griffon ailé et cornu) (Staviskij, 1986). Enfin, le dernier consiste en un temple dit « de l'Oxus » construit à la fin du IV^e ou au début du III^e siècle avant notre ère, autour duquel s'est développée une ville, moins bien connue que le temple lui-même (Bernard, 2015). Le long fonctionnement de ce temple au plan de style oriental, depuis les Séleucides jusqu'aux Grands Kouchans, a entraîné un mélange des couches d'époque hellénistique et kouchane (Litvinskij et Pichikian, 1981), en particulier pour les ex-voto, dont les plus anciens furent enterrés dans des fosses (*favissae*) durant le I^{er} siècle avant notre ère et le I^{er} siècle. La divinité honorée, l'Oxus, est connue grâce à plusieurs inscriptions : trois moules pour cratères de bronze et une base moulurée en calcaire supportant une statuette de bronze représentant Marsyas jouant de la double flûte ; cette base comporte la dédicace suivante : « Εὐχὴν ἀνέθηκεν Ἀτροσόκης Ὀξοῦ » (« Ex-voto consacré par Atrosôkès à l'Oxus » ; Rougemont 2012, lire également Francfort 2012 sur les cultes du temple de l'Oxus et de celui dit « aux niches indentées » d'Ai Khanoum). Les monnaies les plus tardives ne sont pas postérieures aux Grands Kouchans, et l'abandon du temple peut ainsi être daté du courant du III^e siècle.

La Chorasmie, région qui correspond au sud de la mer d'Aral et dont le nom médiéval est Khwarezm, connaît entre le I^{er} et le début du IV^e siècle (c'est-à-dire la période kouchane) un important développement des villes à enceintes carrées, tandis que l'on observe une multiplication des petites enceintes mesurant en moyenne 40 × 40 mètres, dans une région où prédominaient jusqu'alors les larges espaces fortifiés (Khozhaniazov, 2005 ; Minardi, 2015). La question du statut politique de la Chorasmie durant cette période reste cependant ouverte : bien que des monnaies kouchanes y aient été découvertes (d'ailleurs souvent surfrappées par des dirigeants locaux) et que l'influence de l'empire kouchan puisse clairement s'y faire sentir, son intégration n'est jusqu'à présent pas démontrée. De manière plus générale, la frontière nord-ouest de l'empire kouchan n'est pas encore clairement fixée. Dans la seconde moitié du II^e siècle, l'ancienne capitale royale Akchakhan-kala est remplacée par celle de Toprak-kala, située 20 kilomètres au nord-est. Ce site est exceptionnel à plusieurs titres : juché sur une plateforme artificielle haute de 15 mètres, le palais comporte une série de grandes salles connectées entre elles par de longs couloirs et une salle du trône, sur laquelle est aligné un palais hors-les-murs s'étendant sur 9 hectares (Grenet, 2016). Cette construction monumentale dont les tours culminent à 15 mètres de hauteur mobilise la région entière : toutes les marques de briques connues de cette époque se retrouvent à Toprak-kala. Le luxe est omniprésent, avec des verreries d'importation romaine (?), des laques chinoises et des peintures murales au décor riche et varié (tigre, oiseaux, cheval, guerriers, etc.). Le

palais hors-les-murs est agencé à l'iranienne suivant le plan d'un *chahâr-bâgh*, c'est-à-dire qu'il comporte un jardin divisé en quatre parties par un plan en croix ; un vaste champ de course (1250 × 1 000 mètres) y est adjacent. Toprak-kala, tout comme Akchakhan-kala avant lui, perd sa fonction royale au début du IV^e siècle.

Le rôle joué par les Kouchans dans le maintien et le développement des routes commerciales s'étirant d'est en ouest, appelées « routes de la soie », n'est toujours pas déterminé avec précision : véritables intermédiaires commerciaux ? simples protecteurs des corridors d'échanges ? Quoi qu'il en soit, l'extraordinaire prospérité économique qui semble marquer la période de la *pax kushana* à la fin du I^{er} siècle et durant tout le II^e siècle a sans aucun doute pour origine plusieurs facteurs, parmi lesquels on peut mentionner le déploiement à grande échelle des systèmes d'irrigation et donc une augmentation conséquente des revenus agricoles, ainsi que le commerce longue-distance de produits de luxe en provenance de l'empire kouchan (Morris, 2019c). Le *Périple de la mer Érythrée* est une source d'information fondamentale pour connaître ces derniers : principalement des épices, de la soie et de l'or (Casson, 1989). On notera toutefois que ce texte a été rédigé peu avant l'avènement des Kouchans, mais il n'est pas illogique de penser que le même type de marchandises s'échangeait par la suite. Ce phénomène étant bilatéral, de nombreux objets clairement d'importation ont été découverts sur le territoire kouchan : miroirs chinois en Bactriane (Barinova, 2012), ivoires indiens (Mehendale, 2001) et verres peints d'origine romaine (Cambon et Jarrige, 2006) à Bégam, *emblème* hellénistique à Termez (Leriche, 2013b), etc. Les ports de l'embouchure de l'Indus ont joué un rôle majeur dans le commerce maritime associé à ces objets, tandis que l'une des routes terrestres nous est bien connue grâce à la caravane de Maës Titianos, dont le témoignage nous a été transmis par Ptolémée et qui relia le Proche-Orient à la Chine en passant par la Bactriane et le Pamir autour de 100 (Bernard, 2005).

II. L'INDIANISATION DE L'EMPIRE CENTRE-ASIATIQUE

1. L'EXPANSION IMPÉRIALE EN INDE DU NORD

L'inscription de Rabatak nous livre de précieuses informations sur les conquêtes indiennes attribuées à Kaniška I^{er}, en évoquant la prise des villes de Sāketa, Kaushambi, Pataliputra et Śrī-Campā (Sims-Williams, 2008). Ces cités anciennes, toutes situées en Inde du Nord, sont localisées dans la plaine

gangétique, à proximité du Gange ou de l'un de ses affluents. La ville de Sāketa, qui correspond à la moderne Ayodhya, a été fouillée à de nombreuses reprises et celles-ci ont livré en 2003 un certain nombre de vestiges (figurines humaines et animales en terre cuite, fragments de cuves votives, céramique à engobe rouge, etc.) attribués à la période kouchane. Cette conquête de Sāketa nous est également connue par une source khotanaise traduite en tibétain (issue du *Li yul lun-bstan-pa*, la « Prophétie du pays de Li », daté du XI^e siècle) et qui raconte la prise de la ville par Kaniṣka I^{er} avec l'aide du royaume de Khotan (Falk, 2015). Kaushambi a été fouillée de 1957 à 1959 et les résultats en ont été publiés l'année suivante (Sharma, 1960) : les fouilleurs ont identifié une période « Śaka-Kuṣāṇa » en se fondant sur la découverte de pointes de flèches, de figurines en terre cuite, d'un sceau au nom de Kaniṣka et de nombreuses monnaies kouchanes. Plusieurs campagnes de fouilles ont été organisées sur le site de Pāṭaliputra, moderne Patna, en raison de l'importance de cette cité dans les sources indiennes : les vestiges mis au jour sont très similaires à celles des deux précédentes villes, à savoir des monnaies kouchanes et des figurines en terre cuite (Gupta, 2013). Enfin, Śrī-Campā, aujourd'hui Champapuri dans le Bihar, possède également une phase appelée « Kushana-Gupta » : celle-ci se caractériserait par un renforcement de la fortification et la construction de maisons en briques, ainsi que des canalisations ; de nombreuses monnaies ont également été découvertes (Prasad, 1987). Il est également possible que l'ère kouchane ait été utilisée jusque dans la région du Bihar (*id.*). Très récemment, un trésor de 83 monnaies kouchanes en bronze, attribuables notamment à Kaniṣka I^{er} et Huiṣka, a été mis au jour au Bengale occidental, ce qui constitue une première (Basu Majumbar et Ahamad, 2010 ; sur la répartition des trésors monétaires kouchans dans la haute et moyenne vallée du Gange, voir Sharma, 2012). À la fin du II^e et durant tout le III^e siècle, les monnayages kouchans ont ainsi été importés mais surtout imités localement dans la basse vallée du Gange et jusque dans l'état actuel d'Odisha, afin de palier une pénurie monétaire (Bracey, 2016).

Comme on le voit, les indices archéologiques ne sont pas inexistants mais demandent très clairement à être mieux caractérisés : malgré la présence de monnaies, qui pour celles en or ont de manière générale tendance à voyager bien au-delà des limites territoriales du pouvoir qui les a émises, une présence kouchane durable à l'est de Mathura, dans une thèse que l'on peut qualifier de « maximaliste », reste encore à démontrer. De plus, l'inscription de Rabatak possède à l'évidence une finalité politique : Kaniṣka I^{er} y rappelle sa volonté de dominer toute l'Inde au sens large, et pas seulement la vallée de l'Indus. Les toponymes cités font partie d'une liste traditionnelle des principales villes de l'Inde qui de fait remonte à l'époque du Bouddha et était transmise par les textes sacrés, ce qui expliquerait l'absence surprenante de

Mathura (Fussman, 1998). Ces quatre villes jouent très probablement un rôle symbolique : à travers leur mention, Kaniška I^{er} tente de proclamer sa domination sur la partie la plus orientale de l'Inde, et par conséquent sur tous les territoires qui se trouvent entre la Bactriane et le delta du Gange. Néanmoins, à la lumière des vestiges archéologiques peu probants, on peut fortement douter de la réalité de la domination kouchane dans la vallée du Gange, bien que des campagnes militaires n'y soient pas à exclure.

La période kouchane se caractérise en particulier par une abondance exceptionnelle des découvertes monétaires, démontrant ainsi une production plus que conséquente. L'étendue de l'empire kouchan peut de ce fait être étudiée selon une approche consistant à se fonder sur la répartition géographique des dépôts monétaires, laquelle comprend aussi bien les trésors que les dépôts dans des reliquaires bouddhiques (pour ceux contenant des monnaies de Sôter Mégas, voir par exemple Bernard, Besenval et Marquis, 2006). En lien avec la localisation des sites archéologiques, cette méthodologie peut en théorie permettre d'identifier des ateliers monétaires : la découverte en 2006 d'un trésor de 4 500 monnaies d'or de Wima Kadphisès et de Kaniška I^{er} à proximité de Peshawar, ancienne Puruṣapura, plaide fortement en faveur de l'attribution d'un atelier à cette ville majeure de l'empire kouchan (Bopearachchi, 2008). Néanmoins, contrairement à la période hellénistique, aucun vestige clairement associé à un atelier (flans monétaires vierges, lingots d'argent ou d'or) n'a été découvert en fouille pour la période kouchane, ce qui incite à la prudence. D'autres recherches tentent d'identifier le nombre d'ateliers par des études de coins en regard d'une liste des sites archéologiques les plus importants, potentiels sites de production (Bracey, 2009). Cette méthodologie montre néanmoins rapidement ses limites étant donné l'absence de critère discriminant pour ces derniers (Balkh, Surkh Kotal, Bégram, Peshawar, Taxila, Sialkot, Kaniṣkapura et Huviṣkapura, Mathura) : le nombre réduit d'ateliers identifiés par R. Bracey, qui oscille entre un et deux pour l'or et entre un et cinq pour le bronze et qui est une hypothèse tout à fait crédible par ailleurs, démontre également que certaines grandes villes étaient potentiellement privées d'ateliers, et donc qu'en l'absence d'éléments tangibles, ces tentatives d'identification s'apparentent quelque peu à un miroir aux alouettes.

La découverte en 1951 et la fouille de 1952 à 1963 du temple de Surkh Kotal a permis d'offrir aux archéologues un pendant en Asie centrale du temple de Mat (ou Māt) situé à 14 kilomètres au nord de Mathura en Inde, où Kaniška I^{er} possédait une capitale régionale (voir Schlumberger, Le Berre et Fussman, 1983, et Fussman et Guillaume, 1990 pour la fouille de Surkh Kotal ; voir Härtel, 1993 pour celles qui se sont déroulées de 1966 à 1974 à Sonkh à proximité de Mathura). Le complexe religieux de Surkh Kotal se situe au sommet d'une colline, et consiste en un grand temple quadrangulaire

entouré de remparts auquel on accédait par un escalier monumental de plus de 90 mètres de long. Le site a notamment livré des statues de souverains sans inscription, bien qu'une en particulier ait été attribuée à Kaniška I^{er}. C'est de fait une statue de ce dernier roi iconographiquement très proche qui a été découverte en 1911 à Mathura dans le temple (« *devakula* ») de Mat, portant l'inscription en brāhmī « *mahārāja rājātirājā devaputra Kāniška* » (Lüders, 1961, § 97 ; voir Rosenfield 1967 pour une illustration). Mathura et sa région ont également livré d'autres inscriptions en brāhmī mentionnant Kaniška et datées de sa nouvelle ère (Fussman, 1988), et plus largement d'autres souverains de la dynastie kouchane, notamment Wima Takto et Huviška (Falk, 2015a). Enfin, l'inscription de Rabatak (Sims-Williams et Cribb, 1995-1996 ; voir aussi Sims-Williams, 1998 et 2008) évoque également l'existence d'un temple du même ordre (« βαρολαγγο ») construit par Kaniška I^{er}.

Ces sanctuaires où les souverains kouchans sont représentés ne sont pas les premiers : en Asie centrale, on citera notamment Khalchayan et ses frises de terre crue en haut-relief représentant le souverain (Staviskij, 1986), ainsi qu'Airtam, où une inscription contenant le mot « βαρολαγγο » a été découverte (Fussman, 1987). Les temples de Surkh Kotal et de Māt se caractérisent par un mélange de statues de divinités et du (des) empereur(s), bien qu'il soit important de noter que ces dernières ne sont pas disposées dans la cella. De plus, la construction et/ou la rénovation de ces trois temples se fait toujours sous la responsabilité d'un général (Ghosh, 2011). Au temple de Māt, le souverain kouchan se fait représenter habillé à la mode centrasiatique (bottes montantes, pantalon, kaftan), ce qui est certes conforme à son iconographie monétaire mais démontre également qu'il se présente comme différent des populations locales. La question de la nature de ces temples et l'existence ou non d'un véritable culte dynastique des souverains kouchans divisent les spécialistes : quel sens faut-il attribuer au titre « *devaputra* » (« βαροπουρο » en bactrien, soit « fils d'un dieu », à « βαρο ηζνογο » (« dieu digne d'être adoré », ou encore à « *devamanuśasamb(u) [j]īta* » (« honoré par les dieux et les hommes ») sur une inscription du III^e siècle (Falk, 2015) ? Les statues des souverains que nous avons évoquées sont-elles commémoratives (Grenet, 2015) ou ont-elles fait l'objet d'un véritable culte (Shenkar, 2014) ? La tradition indienne pourrait avoir joué un rôle dans ce potentiel hommage aux souverains décédés, qui est attesté dans l'inscription de Seṅavarman datée du I^{er} siècle et que nous avons évoquée au chapitre précédent : les ancêtres royaux vivants et morts y sont en effet honorés dans une perspective de transfert des qualités des seconds vers les premiers (Panaino, 2009). Néanmoins, d'après G. Fussman, les roitelets indiens se faisaient également appeler *deva*, et les brahmanes prétendaient parfois être des dieux sur terre (Fussman, 1998). Il est ainsi difficile de répondre précisément à ces interrogations, tout en gardant à l'esprit que les temples en question abritaient également des

statues de divinités appartenant au panthéon kouchan représenté sur les monnaies.

2. L'IDÉOLOGIE ROYALE ET SON INDIANISATION

L'influence de l'iconographie et de l'art indiens en Asie centrale est bien antérieure à l'émergence de l'empire kouchan, et peut être datée au moins de la période maurya, entre autres favorisée par la diffusion du bouddhisme (Francfort, 2020). Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent à propos des Indo-Grecs, ces derniers avaient déjà intégré sur leurs monnaies et dans l'art des éléments indiens (légende, divinités, animaux) dès le début du II^e siècle avant notre ère. En revanche, le portrait du souverain, ses attributs ou ses épithètes ne présentent pas d'élément purement indien (à l'exception du scalp d'éléphant dont certains rois se coiffent) contrairement, comme nous allons le voir, aux empereurs kouchans. Cette différence s'explique principalement par le contexte et la mentalité des nouveaux arrivants que furent les Yuezhi : comme le démontre la tombe masculine de Tillya Tépé, le *melting-pot* culturel en Asie centrale et en Inde du Nord-Ouest favorise chez ces derniers l'assimilation des symboles royaux de leurs voisins (Francfort, 2011). De même, l'étendue du territoire des Kouchans amène ces derniers à inclure, par calcul politique et/ou par conviction personnelle, des éléments d'origine indienne, entamant ainsi une certaine indianisation de l'idéologie royale. De fait, en Inde, l'attitude du souverain conditionne directement celle des divinités à l'égard de son royaume : un mauvais comportement, c'est-à-dire qui serait contraire au *dharma*, est susceptible d'entraîner diverses catastrophes, des invasions à la sécheresse (Falk, 2019).

Le monnayage de Kujula Kadphisès est marqué par une multitude d'influences, parmi lesquelles l'apport indien est particulièrement tangible. Il est nécessaire de garder à l'esprit que par le phénomène même d'imitation des monnayages indo-grecs (Apollodote I^{er}, Hermaïos), les Yuezhi puis les Kouchans sont dès le début du I^{er} siècle familiers de l'utilisation d'une légende bilingue en grec et en *gāndhārī*, écrite à l'aide de l'alphabet *kharoṣṭhī*. Les épithètes utilisées par Kujula Kadphisès sur ses monnaies proviennent très clairement du monde indien : *dharmathida* (« immuable dans la loi ») et *sacardharmathita* (« immuable dans la vérité et dans la loi »). Ces monnaies ont été émises dans les Paropamisades et le Gandhara (Bopearachchi, 2008). Toutefois, on ne saurait en déduire la religion du souverain en question uniquement sur cet argument, car ces épithètes se retrouvent par la suite dans un contexte aussi bien shivaïte que bouddhique (Grenet, 2015 ; Falk, 2019). Les monnaies au nom de Sôter Mégas présentent sur deux séries monétaires soit avec Zeus

soit avec Ardoxšo un *pūṃnaghata*, c'est-à-dire un vase d'abondance, élément purement indien représentant la redistribution des richesses (*id.*). Celui-ci symboliserait d'après H. Falk les victoires de Wima Takto (que l'auteur ne distingue pas de Sôter Mégas) dans le Gandhara face aux Indo-Parthes, afin de faire reconnaître son autorité tout en assurant la population locale et donc indienne de sa préoccupation.

C'est avec le règne de Wima Kadphisès qu'une divinité indienne est pour la première fois représentée au revers d'un monnayage kouchan : il s'agit de Śiva, parfois accompagné du bœuf à bosse Nandi. Le dieu apparaît sous diverses formes (ithyphallique, bicéphale, tricéphale), et sa présence est également rappelée par son trident auquel est fixé une hache, le tout complété sur des quarts de statère par le *linga* et le *vajra* (Jongeward, Cribb et Donovan, 2015). Au revers de la majeure partie de ses séries monétaires, Wima Kadphisès se singularise du monnayage de Sôter Mégas par la présence d'une légende en gāndhārī, ce qui a été interprété comme un symbole de coopération politique avec des dynastes indiens locaux : Audumbara, Kuninda, Vemaki, Vṛṣṇi (Falk, 2019). Cette hypothèse semble discutable étant donné qu'il ne s'agit nullement d'une innovation sur des monnaies kouchanes. Par ailleurs, si Wima Kadphisès utilise l'épithète *logaiśaraja-mahaiśara* (« grand seigneur, fils du seigneur du (des) monde(s) ») dans un premier temps, il remplace rapidement celle-ci par *sarvalogaiśvara mahiśvara* (« seigneur de tous les mondes, seigneur de la terre »), titre que l'on retrouve dans les poèmes épiques indiens et les *purāṇas* pour décrire certaines divinités majeures. Wima Kadphisès passerait ainsi du statut de fils d'un dieu à celui de dieu lui-même (*id.*).

Kaniška I^{er} abandonne complètement l'héritage indianophile de son père, et de nombreuses autres divinités sont représentées sur ses monnaies. Les victoires militaires de Kaniška I^{er} sur l'Inde nous sont connues par le plat en argent inscrit dit « de Nukunzuk » daté de 137 : en l'espèce, c'est le dieu du vent iranien Oesho (écrit en bactrien OHPO) qui est présenté comme à l'origine de ces succès (Sims-Williams, 2015). Avec Bouddha et Maitreya, ce dernier n'étant présent que sur le monnayage de bronze ce qui pourrait symboliser une moindre importance, les divinités indiennes étant, selon l'expression d'H.-P. Francfort, « mal traité[e]s » (Francfort, 2007). On relativisera toutefois ce tableau général en rappelant que c'est sous le règne de Kaniška I^{er} que les premières représentations anthropomorphiques du Bouddha furent introduites, et que cet empereur fut un grand protecteur du bouddhisme (Bopearachchi, 2020). Huviška ne se démarque pas particulièrement de la politique religieuse de celle de son père, à ceci près que les figures bouddhiques disparaissent du monnayage. Néanmoins, chez ce souverain, la représentation du roi assis en tailleur sur le monnayage de bronze, si elle

n'est pas la première occurrence de ce type monétaire en Inde du Nord-Ouest, pourrait avoir été préférée afin d'en appeler aux populations indiennes sous domination kouchane (Sinisi, 2017). C'est également sans doute ce même souverain que l'on peut voir en train d'adorer Maitreya sur un relief du Gandhara, si l'on se fie à la tiare qui le coiffe et les vêtements qu'il porte (Bopearachchi, 2020).

Dans l'inscription de Rabatak, localisée dans le nord de l'Afghanistan, c'est-à-dire en Bactriane, le texte contient un court interligne apportant une précision éloquente à propos des divinités listées : ce passage précise le nom de l'une d'entre elles, Sroshard, sous deux formes, Mahāsena et Viśākha, en langue indienne (indiqué par « υνδοοασ », formé sur la transcription du mot « Inde » en bactrien). De plus, on retrouve ces deux divinités hindoues sur certaines séries monétaires émises par Huviška, dont les noms sont transcrits par MAACHNO et BIZAFQ, parfois formant un trio en compagnie du dieu Skanda-Karttikeya, transcrit par ΣΚΑΝΔΟ ΚΟΜΑΡΟ : au milieu du II^e siècle, ces trois noms de divinités n'étaient ainsi pas encore devenus synonymes, comme ce fut le cas par la suite (Jongeward, Cribb et Donovan, 2015). À l'évidence, cet ajout dans l'inscription de Rabatak a été inclus postérieurement, bien que l'on ne puisse en dire davantage à ce sujet : néanmoins, les indices monétaires peuvent laisser penser que le règne de Huviška serait une hypothèse crédible. Quoi qu'il en soit, le shivaïsme apparaît comme un compagnon omniprésent du zoroastrisme sous les Kouchans (Grenet, 2015).

Le rôle prépondérant joué par la déesse Nana (ou Nanaia), inconnue en Inde avant le règne de Kaniška I^{er}, se traduit par l'attribution de l'autorité royale au souverain kouchan. Étroitement associée à la planète Vénus, l'un de ses attributs est le croissant, motif que l'on ne retrouve pas dans l'art indien pré-kouchan (Falk, 2019). Nana présente également des fonctions similaires avec la divinité sassanide Anāhitā sur le plan de la royauté et de l'investiture, ainsi qu'avec Artémis en récupérant certains de ses attributs (arc et carquois chez Huviška). Toutefois, Nana n'aura qu'une durée de vie relativement courte dans ce rôle, ainsi qu'en témoigne une inscription en provenance du sanctuaire de Māt datée du règne de Huviška (*id.*) : bien qu'un festival de Nana (*nanayotsave*) y soit mentionné, la divinité ayant conféré le pouvoir royal est désormais Caṇḍavīra (l'inscription, qui mentionne des brahmanes, s'inscrit dans un contexte shivaïte). Son nom évoque des termes traditionnellement associés à la déesse Durgā, dont certaines fonctions sont relativement similaires à celles de Nana. D'après H. Falk, si la date du festival mentionné dans cette inscription est bien fixée en fonction de la déesse Nana, cette dernière n'est plus impliquée dans la légitimation du pouvoir royal, désormais le fait d'une divinité indienne.

La lutte en Inde ancienne et médiévale

Rarement abordée dans la littérature secondaire, la lutte (sanskrit *mallyuddha*) fait partie de la culture guerrière de cour. Dans le *Mahābhārata* (II, 20-24), Bhīma, Arjuna et Kṛṣṇa se rendent chez le roi du Magadha, Jarāsandha, pour le soumettre. Ce dernier a fait prisonniers des rois *ksatriya* et veut les sacrifier à Śiva. Le roi étant lutteur, les trois héros le défient dans un combat à mort. Kṛṣṇa lui ayant demandé de choisir son adversaire, Jarāsandha désigne Bhīma. Le passage, tout en exagérations épiques, a l'avantage de présenter les principes de la lutte indienne qui s'apparente beaucoup à du pancrace. Il s'agit d'un combat à mains nues autorisant les saisies, les projections ainsi que les frappes que ce soit avec les poings, les coudes, les genoux ou les jambes. Il n'y a pas de limite de temps et le combat s'achève par l'épuisement de l'un des deux adversaires. Ici, le combat prend fin dans la nuit du quatorzième jour. Bhīma soulève Jarāsandha et le projette à terre avant de le marteler de coups. Le texte précise que l'affrontement se fait sous les yeux d'une foule nombreuses où hommes et femmes de toutes les catégories sociales sont présents. On ne connaît que deux représentations de cette scène pendant la période gupta. L'une est sculptée sur un linteau de pierre du V^e siècle retrouvé à Garhwa, près de Prayagraj (Uttar Pradesh), et conservé au musée de Lucknow, l'autre sur un bas-relief de Deogarh, exposé au musée de Berlin.

Dans le *Harivaṃśa* (vers le IV^e siècle), texte consacré à l'enfance de Kṛṣṇa, celui-ci affronte, avec son frère Balarāma, des lutteurs envoyés par leur oncle Kāṃsa qui veut leur mort. La scène a lieu dans un théâtre comportant une enceinte de tribunes surplombant une arène (*raṅga*). Les lutteurs sont lavés à l'eau puis enduits de bouse. Les règles sont rapidement rappelées, l'objectif étant de faire tomber l'adversaire. Les coups sont permis et toutes les parties du corps peuvent être utilisées, notamment la tête et les ongles. Un lutteur est tué d'un coup de genou suivi d'un coup de poing à la tête. Un autre est soulevé et écrasé violemment au sol. Le troisième meurt d'un coup de poing au visage. Par-delà la violence épique, ces scènes de combat à mort témoignent de formes de lutte avec coups portés qui sont attestées dans les traités médiévaux. L'entraînement des lutteurs reposait sur des exercices physiques qui impliquaient pour certains l'usage d'haltères. Mathura en a livré quelques-uns en pierre ornés de bas-relief représentant Kṛṣṇa et datés de la période kouchane (I^{er}-III^e siècles). On en a également retrouvé dans le Gandhara, certains objets étant plus tardifs et relevant des IV^e-V^e siècles (Schmid, 1999).

La lutte semble se développer au Moyen Âge. Cette activité est présente dans plusieurs ouvrages de la mouvance vishnouite comme le *Viṣṇupurāṇa* (dont les parties les plus anciennes remontent au milieu du V^e siècle) ou le *Bhāgavatapurāṇa* (IX^e-X^e siècles). On dispose également d'un ouvrage consacré spécifiquement à la lutte, le *Mallaśāstra* de Devisiṃha, écrit au XI^e siècle, et l'on sait par le *Manasollāsa* (« la joie de l'esprit »), composé sous le règne du roi Someśvara de la dynastie calukya (XII^e siècle), que la lutte était une activité prisée à la cour royale.

CF

3. PATRONAGE ET ART DU GANDHARA

Le terme d'art kouchan désigne une variété d'expressions artistiques qui se sont développées sous la domination de la dynastie kouchane durant les trois premiers siècles sur un territoire s'étendant entre le nord du fleuve Oxus et la plaine du Gange en Inde du Nord. Les productions artistiques se divisent principalement en deux branches, présentées ici tour à tour : les œuvres au service de la dynastie et celles au service de la religion, avant tout le bouddhisme mais aussi l'hindouisme et le jaïnisme. Il n'existe que peu ou pas de caractéristiques communes entre, par exemple, des statues de souverains de Khalchayan et un relief bouddhique du Gandhara. Par conséquent, certains pourraient trouver l'expression « art de la période kouchane » plus adéquate que celle d'« art kouchan », qui pourrait être perçue comme une construction historique. Néanmoins, ces expressions artistiques hétérogènes reflètent un modèle commun en ce qu'elles procèdent d'une double dynamique d'assimilation et de réélaboration d'un répertoire culturel et artistique éclectique. Le syncrétisme et la diversité qui caractérisent le langage visuel de la période kouchane résultent de multiples facteurs. Premièrement, le pouvoir politique des Kouchans s'étendit, notamment sous le règne de Kanishka I^{er}, aux régions et pays voisins et leur influence s'exerça sur des territoires distants. La tolérance religieuse de l'empire kouchan ouvrit par ailleurs la porte à un important multiculturalisme. Deuxièmement, le développement des routes commerciales – l'*uttarāpatha* et l'important réseau de routes régionales se croisant aux grandes villes de Bactriane, du Gandhara et du nord-ouest du sous-continent indien – favorisa grandement l'échange entre différentes cultures (Neelis, 2011). Enfin, la culture visuelle de la période kouchane se nourrit d'un héritage culturel, religieux et artistique des entités politiques ayant précédé les Kouchans (Perses, Grecs, Scythes et Parthes) encore prégnant.

L'ART DYNASTIQUE

Le terme « art dynastique » est employé par John Rosenfield (1967) et fait référence aux portraits des souverains kouchans tels que ceux trouvés dans le temple de Māt, près de Mathura, et sur le droit des pièces de monnaie émises par les rois kouchans. Depuis la publication de Rosenfield, d'autres images célébrant l'élite kouchane, et avant elle, l'élite yuezhi ont été découvertes, notamment sur les sites de Khalchayan en Ouzbékistan (Pugachenkova, 1971 ; Stavikij, 1986 ; Bernard, 1987) et de Surkh Kotal en Afghanistan (Schlumberger, Le Berre et Fussman, 1983). Boris J. Staviskij (1986) a ensuite

défini deux phases stylistiques. La première est illustrée par le cycle de hauts-reliefs en argile crue peinte mis au jour à Khalchayan. Ce pavillon royal appartient à une phase précédant le règne de Kaniska I^{er}, au moment où les Yuezhi s'établissent en Bactriane. Le clan yuezhi est représenté dans un portrait de groupe, où les membres féminins et masculins apparaissent assis ou debout. Malgré les poses frontales statiques, les figures sont traitées avec des traits réalistes. Les visages sont expressifs et présentent les caractéristiques de l'âge, du statut élevé et de l'origine ethnique. La déformation crânienne est notamment rendue. Les tentures de soies brodées découvertes au début des années 2000 dans deux kourganes de Noin-Ula (Mongolie) appartiennent également selon toute vraisemblance à la culture artistique de la Bactriane du I^{er} siècle. Elles illustrent l'une une scène de filtrage du vin et un personnage buvant et l'autre une scène de procession (Yatsenko, 2012). Comme le souligne Henri-Paul Francfort (2013), la physionomie des protagonistes, leurs costumes, leur chevelure attachée par un ruban ou un diadème ainsi leur appareil militaire sont à mettre en parallèle avec la frise de Khalchayan. L'impression dynamique qui émane de ces compositions contraste avec les images plus standardisées de la deuxième phase, produites après l'établissement de la dynastie kouchane en Bactriane et au sud de l'Hindou Kouch. Cette phase se définit par les portraits-statues en calcaire et en grès rouge découverts respectivement dans les temples de Surkh Kotal et de Māt, ainsi que par les portraits officiels frappés sur les pièces de monnaie. Le corps du roi est figuré de face, sa tête est vue de profil et ses pieds sont écartés. Les images qui affichent monumentalité, rigidité et frontalité ont été rapprochées stylistiquement de l'art parthe de Europos-Doura, Palmyre et Hatra par Daniel Schlumberger et Rosenfield (Schlumberger, 1960 ; Rosenfield, 1967).

Bien que les normes formelles semblent évoluer, les caractéristiques iconographiques de ces portraits des rois kouchans présentent des schémas récurrents. Ces expressions visuelles de la gloire et de la puissance de la dynastie font appel à un répertoire commun issu de diverses traditions culturelles et artistiques. Dans leurs portraits, les souverains kouchans ont conservé la mode de leurs ancêtres nomades d'Asie centrale : les lourds caftans, les bottes en feutre, la casquette à capuche et les bractéates d'or cousues sur les tuniques (Grenet, 2012). Après Huviška (153-191), cette mode est remplacée par les armures à écaille de l'élite militaire. Les symboles de pouvoir et de victoire arborés par les souverains sont empruntés aux sphères grecque et iranienne. Ainsi, les divinités grecques Niké et Athéna sont représentées dans le cycle de Khalchayan à côté d'une protectrice iranienne de la royauté (Grenet, 2012). De même, sur une peinture sur tissu de coton qui proviendrait du sud du Xinjiang publiée par Boris Marshak et Franz Grenet (2006) et datée au radiocarbone d'entre 74 et 258, un *putto* ailé portant une guirlande vole au-dessus de la figure d'un roi. Ce dernier, identifié comme Huviška par les

auteurs en raison de parallèles iconographiques avec son monnayage, remet un arc et un carquois, motif qui est à son tour considéré comme un symbole scythe de légitimité.

Cet éclectisme caractérise également la représentation des divinités que la dynastie a acceptées dans son panthéon numismatique. La présence de divinités grecques, zoroastriennes, hindoues et bouddhiques reflète une politique d'ouverture à l'égard des courants religieux comme l'atteste la riche iconographie du monnayage de Kaniška I^{er} et à plus forte raison celle de Huiška (Göbl, 1984 ; Jongeward, Cribb et Donovan, 2015). Les représentations de ces divinités, notamment zoroastriennes et hindoues, s'appuient à leur tour sur diverses traditions iconographiques. Les dieux iraniens sont représentés sous l'apparence de leurs équivalents grecs et hindous reconnus (Grenet, 2010), et les divinités hindoues empruntent leurs attributs à divers dieux. La nature composite de ces images reflèterait une phase de formation de l'iconographie brahmanique (Bopearachchi, 2008). C'est donc cette tendance à puiser dans les différentes traditions culturelles, religieuses et artistiques avec lesquelles la dynastie est entrée en contact qui définit le mieux la propagande visuelle des Kouchans.

L'ART BOUDDHIQUE

Bien que le rôle exact des différents souverains kouchans dans le patronage des communautés monastiques bouddhiques reste à définir, leur politique religieuse a indéniablement créé les conditions favorables, sinon à leur implantation, au moins à leur épanouissement (Fussman, 2015). Les dépôts monétaires découverts dans les sites bouddhiques au Gandhara démontrent l'importance des règnes de Kaniška I^{er} et de Huiška en ce qui concerne la fondation et la reconstruction de stûpas et de monastères (Errington, 1999-2000). Aussi la période kouchane correspond-elle au rayonnement de deux grandes écoles de sculptures bouddhiques, celles de Mathura (Uttar Pradesh, Inde) et du Gandhara (nord-ouest du Pakistan et est de l'Afghanistan). Les deux écoles sont associées aux premières représentations anthropomorphes du Bouddha et, au cours de la première moitié du XX^e siècle, les chercheurs – en premier lieu Alfred Foucher et Ananda K. Coomaraswamy – ont tenté d'établir la primauté d'une école sur l'autre et à expliquer l'apparition de l'image du Bouddha sous forme humaine (Foucher, 1913 ; Coomaraswamy, 1927 ; voir Deydier, 1950 et Guinée, 1998 pour un résumé des différents arguments proposés et Thompson, 2011 pour une rétrospective des hypothèses plus récentes sur la question). La méthodologie utilisée lors des fouilles jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, ainsi que les rares œuvres datées

d'une ère souvent inconnue brouillent largement notre compréhension de l'origine de ces écoles et de leur développement. Quelques découvertes fournissent néanmoins des repères chronologiques.

Dans le contexte gandharien, les monnaies d'or de Kaniška I^{er} portant une image du Bouddha au revers offrent une preuve directe que des représentations anthropomorphes du Bouddha ont été réalisées sous son règne. Plusieurs chercheurs ont cependant invoqué les sculptures provenant des sites de la zone du Jambil-Saidu (vallée du Swat) tels que ceux de Butkara I et Saidu Sharif pour avancer une date située dans la première moitié du I^{er} siècle (van Lohuizen-de Leeuw, 1949 ; Faccenna, 1962, 1980-1981 et 2003). Cette date repose sur des preuves circonstancielles. Elle est déduite de l'ensemble de la séquence archéologique des sites, et plus particulièrement de l'association des sculptures avec les plus anciens bâtiments de Butkara I (stûpas 14 et 17) et de Saidu Sharif I (stûpa principal) qui, à leur tour, sont associés à des pièces de monnaie attribuées à Azès II (début du I^{er} siècle) déposées sous le parement du sol (Göbl, 1976 ; Faccenna, 2001, 2003 et 2006). En ce qui concerne Mathura, la chronologie proposée par Sonya R. Quintanilla (2007) repose essentiellement sur des critères stylistiques. Selon l'auteure, la plus ancienne représentation du Bouddha documentée est une petite image sculptée sur un fragment de balustrade d'Īsāpur, à Mathura, attribuée à l'époque de Śoḍāsa (vers 15). Les premières images à grande échelle du Bouddha en ronde-bosse ne commenceraient à émerger que vers 50-100 (Quintanilla, 2007). En ce qui concerne les images portant une date inscrite, la statue érigée à Sarnath par le moine Bala en la troisième année du règne de Kaniška I^{er} fournit un *terminus ante quem* pour la production d'icônes bouddhiques en ronde-bosse à Mathura (Schopen, 1997). Si cette reconstruction fait généralement consensus, elle se heurte encore à de nombreuses inconnues et la découverte d'une seule image datée appellerait à la reconsidérer.

En ce qui concerne les caractéristiques de l'art bouddhique de l'époque kouchane, la production gandharienne est constituée d'images principalement sculptées dans du micaschiste, mais aussi modelées en stuc, en argile et en plâtre. Il s'agit de statues de divinités bouddhiques (Bouddha, bodhisattva et divinités tutélaires) ainsi que de reliefs illustrant les événements des vies antérieures du Bouddha (*jātaka*) et de sa dernière existence. Ces œuvres étaient fixées sur les bases des stûpas ou installées dans les chapelles des complexes monastiques des régions du Swat, de Peshawar, du Punjab, de Jalalabad et du Kapisa (voir Pons, 2019 pour un inventaire des sites bouddhiques). Ce discours bouddhique est servi par un idiome esthétique qui résulte de l'héritage historique de la région et puise dans les répertoires iconographiques et formels indiens, gréco-romains et iraniens. Les statues de bodhisattva présentant de forts traits hellénistiques tels que le torse musclé, le nez aquilin et les lèvres minces, les cheveux noués en chignon (*krôbylos*) et

la draperie tombant en lourds plis sont encore perçues comme la quintessence de l'école gandharienne. Pourtant, le matériel fouillé dans diverses régions du Gandhara montre que l'école couvre d'autres expressions artistiques. Les *yakṣī* voluptueuses de Butkara I (vallée du Swat) présentent des ressemblances avec leurs homologues de Bharhut et Mathura, tandis que certains chercheurs ont associé la frontalité stricte du Bouddha sur les stèles de Kaboul-Kapisa à des modèles tantôt parthes, tantôt gupta (Bussagli, 1996 ; Cambon, 1996).

L'école de Mathura est essentiellement connue pour les images gravées sur les balustrades des stûpas et pour les statues-stèles représentant les divinités bouddhiques sculptées dans le grès rouge moucheté des carrières voisines de Sikri. Les études de Johanna E. van Lohuizen-de Leeuw (1949), David Snellgrove (1978) et Sonya Rhie Quintanilla (2007) ont mis en évidence le rôle des représentations non seulement des *yakṣa* et des *nāga* comme l'avait précédemment suggéré Coomaraswamy (1926), mais aussi des *jīna*, des portraits de brahmanes et d'ascètes dans la constitution de l'iconographie du Bouddha, notamment pour des éléments tels que la protubérance crânienne (*uṣṇīṣā*) et le vêtement monastique fin (*saṃghāti*) moulant la poitrine. Quant aux caractéristiques formelles des images de Mathura, les sculptures retrouvées sur les sites de Katra, Jamalpur ou Palikhera, pour n'en citer que quelques-unes, se caractérisent par leurs proportions généreuses, leurs larges épaules, leur grande poitrine et leur tête ronde aux joues pleines et à la bouche charnue et souriante.

Ce panorama de l'art bouddhique de l'époque kouchane ne serait pas complet sans évoquer la production de la Bactriane. Comme en témoignent les inscriptions et les découvertes numismatiques dans les établissements des environs de Balkh et de Termez, le bouddhisme s'est répandu au nord de l'Hindou Kouch sous la domination kouchane (Fussman, 2015). Les vestiges des monastères et des stûpas de Kara Tépé, Fayaz Tépé et Zourmala montrent qu'en ce qui concerne l'iconographie les motifs sont similaires à ceux créés dans le Gandhara, mais essentiellement exprimés dans le plâtre, l'argile et le calcaire (Abdullaev, 1996 ; Vivdenko, 1996 ; Leriche, Pidaev et Genequand, 2002 ; Leriche et Pidaev, 2008). En ce qui concerne les caractéristiques formelles, les images de la Bactriane partagent avec celles du Gandhara un héritage hellénistique et iranien commun, mais l'expression artistique de la Bactriane est probablement celle qui présente le plus d'affinités avec l'art dynastique kouchan. En témoignent notamment les peintures de Kara Tépé représentant des rangées de donateurs dont le corps est vu de face, tandis que la tête est de profil (Bussagli, 1963 ; Staviskij, 1986).

C'est dans l'art bouddhique que l'influence de l'art de la période kouchane est la plus présente. D'une manière générale, les caractéristiques iconographiques et formelles élaborées autour de Mathura ont fourni la source essentielle des images produites sous le règne des Gupta (vers 320-500) à Mathura et à Sarnath tandis que l'art qui s'est développé dans les oasis du Xinjiang (Khotan, Miran, Kucha, Turfan et Dunhuang) à partir du IV^e siècle trouve nombre de ses prototypes dans le Gandhara et la Bactriane.

ARTS HINDOU ET JAÏN

En ce qui concerne l'art hindou, si les représentations de Lakṣmī ou Balarāma-Saṃkarṣaṇa et Vāsudeva-Kṛṣṇa sont attestées dès le II^e siècle avant notre ère sur des monnaies indo-grecques bilingues (Filliozat, 1973), les représentations anthropomorphes de divinités telles que Śiva, Viṣṇu ou Skanda-Kārttikeya, qui sont au cœur de ce que l'on appelle alternativement le brahmanisme tardif, le brahmanisme populaire ou l'hindouisme, sont élaborées durant la période kouchane avec des images produites à la fois au Gandhara et à Mathura. Les œuvres de la région de Mathura ont fait l'objet d'un plus grand nombre d'études. Celles-ci portent tantôt sur la production dans son ensemble (Srinivasan, 1989 et 1997), tantôt sur l'iconographie de divinités spécifiques tels que Śiva (Kreisel, 1981), Viṣṇu (Desai, 2011), Kṛṣṇa (Schmid, 2010) ou Skanda-Kārttikeya (Mann, 2011).

D'une manière générale, leurs représentations nous apparaissent déjà plus familières avec les iconographies codifiées de la période gupta. En dehors de quelques contributions (Taddei, 1985 ; Giuliano, 2004), les images hindoues du Gandhara ont longtemps reçu moins d'attention. Les ouvrages d'Osmund Bopparachchi et d'Abdul Samad, tous deux publiés en 2020, rassemblent un important corpus de sculptures, de sceaux et d'éléments décoratifs, mettant en lumière cette production. Ces objets proviennent souvent malheureusement de contextes archéologiques incertains mais confirment les dynamiques mises en évidence par Maurizio Taddei à la lumière d'une stèle que l'auteur attribue à la région de Taxila et conservée dans une collection privée à Rome. Celle-ci montre une divinité à trois têtes et quatre bras avec un troisième oeil central que l'on pourrait identifier comme Śiva et reflète certaines des dynamiques en jeu dans la construction iconographique des imageries d'époque kouchane évoquées jusqu'ici. En premier lieu, l'image procède de l'utilisation de motifs empruntés ou communes aux représentations des divinités bouddhiques. En l'occurrence, la silhouette générale, la coiffure et la moustache s'apparentent à des représentations de bodhisattva. Deuxièmement, l'iconographie est composite. Les attributs que le dieu porte appartiennent à divers dieux du panthéon brahmanique : Śiva (le trident), Brahmā

(le pot d'eau) et Viṣṇu (la roue). Le caractère non codifié de l'iconographie rend le dieu difficile à identifier avec certitude et indique que, pendant la période kouchane, l'iconographie des dieux brahmaniques émergeait et était en cours de formulation.

Quant à l'art jaïn, l'analyse stylistique d'une architrave de Kankali Tila (Mathura) représentant le renoncement de Ṛṣabhanātha ainsi que celle d'une statue de Parśvanātha conservée au State Museum de Lucknow ont amené Quintanilla (2007) à conclure que des représentations anthropomorphes des *tīrthankara* existaient déjà en 100 avant notre ère et que des statues étaient produites au début du 1^{er} siècle. Les inscriptions dédicatoires suggèrent que l'image anthropomorphe des *jina* était bien connue avant l'époque kouchane mais que les sculptures en ronde-bosse d'un seul *tīrthankara* et de quatre *tīrthankara* adossés et faisant face aux directions cardinales (*sarvatobhadrikā*) n'ont pas été réalisées avant leur règne (Lüders, 1961 ; Joshi, 1989 ; Shah, 2008). Dans son étude de l'art jaïn de Mathura, Niketa P. Joshi établit une typologie des représentations de *tīrthankara* et remarque que sept sur vingt-quatre sont identifiables bien que non encore distingués par leur emblème (*lāñchana*) respectif. Ceux-ci sont représentés dans une stricte nudité, debout ou assis en méditation, portant souvent, mais pas toujours, le *śrīvātsa* (symbole de bon augure) sur leur poitrine (voir aussi Wayman, 1989). Bien que déjà produit à l'époque pré-kouchane, un autre type d'objet, les *āyāga-ṭapa* (tablettes votives), semble avoir gagné en popularité au début de la période kouchane. Ces tablettes en pierre sont gravées de symboles auspicioseux ou d'images de *tīrthankara*. Selon l'analyse stylistique de Quintanilla (2007) du matériel provenant de Mathura, si plusieurs *āyāga-ṭapa* doivent être datés dès 150 avant notre ère, la majorité doit être attribuée à une période comprise entre 50 avant notre ère et 100.

LE DÉCOR ARCHITECTURAL

Un aperçu de tous les autres objets de la période kouchane (palettes du Gandhara, céramiques de Bactriane ou terres cuites de l'Inde pour n'en citer que quelques-uns) ne peut être fourni ici ; le lecteur est renvoyé à la bibliographie correspondante (Litvinskij, 1968 ; Francfort, 1979 ; Leriche et Pidaev, 2008 ; Francfort, 2020). Exemple représentatif de la culture artistique de l'époque, le décor architectural mérite néanmoins qu'on s'y attarde. Il se caractérise généralement par la coexistence de motifs d'origines diverses en un ensemble cohérent. Les structures, dont le plan et le contour renvoient alternativement à des modèles iraniens ou indiens (Schlumberger, Le Berre et Fussman, 1983 ; Behrendt, 2004), sont ornées d'un parement de colonnes.

Les moulures attiques des colonnes, pilastres et entablement, ainsi que les chapiteaux de type corinthien, appartiennent au répertoire ornemental hellénistique. D'autres éléments, comme le motif des merlons ornés de fausses meurtrières sagittales que l'on retrouve à Surkh Kotal ou sur des représentations de monuments sur des reliefs narratifs du Gandhara, trouvent leur origine dans l'architecture venue d'Iran. Les chapiteaux, quant à eux, reflètent tout à la fois les traditions de la Méditerranée occidentale, de l'Iran et de l'Inde. La combinaison de motifs figurés contre des rangées de feuilles d'acanthé que l'on observe dans les chapiteaux de Butkara I (Gandhara), Airtam, Sham Kala ou Kara Tépé (Bactriane) est empruntée à la tradition hellénistique. Cependant, si le motif des donateurs tenant des lotus fait référence au royaume indien, les éléments zoomorphes sont empruntés au répertoire persépolitain.

En somme, c'est probablement la fusion d'éléments d'origine grecque, iranienne, centrasiatique et indienne exprimés dans des productions indéniablement hétérogènes qui définit le mieux le terme « art kouchan ». La disparité mais aussi la richesse de ces idiomes s'explique par la diversité de leurs fonctions, de leur environnement de production et de leurs matériaux.

L'émergence du Grand Véhicule (sanskrit *mahāyāna*)

Le bouddhisme ancien se scinde en de multiples courants après la disparition du Bouddha (Bareau, 1973 ; Silk, 2015-2023). Malgré leurs différences doctrinales, les écoles anciennes, appelées plus tard Petit Véhicule (*hīnayāna*), se structurent autour d'un même idéal, celui de l'*arhat*, sorte de saint, et d'une communauté monastique (*saṅgha*) dont on trouve des traces archéologiques dès le III^e siècle avant notre ère. Les moines vivent dans des monastères (*vihāra*) et le culte se centre sur le stūpa, édifice ayant une fonction de reliquaire. Les lieux que le Bouddha a visités deviennent peu à peu des centres de pèlerinage dont la gestion est assurée par les moines (Fogelin, 2015).

À partir des I^{er}-II^e siècles jusqu'aux V^e-VI^e siècles, période « médiane » du bouddhisme indien selon G. Schopen, ce mouvement connaît un certain nombre de transformations tant dans ses pratiques de dévotion que dans ses conceptions doctrinales. Alors que le Bouddha n'était représenté que de manière symbolique (trône vide, empreintes de pas), les premières images apparaissent au début de notre ère dans le Nord-Ouest (Gandhara) et dans la région de Mathura avant de se diffuser progressivement dans la vallée gangétique. Cette nouvelle iconographie s'accompagne d'un « culte des images » promu par des moines et des nonnes érudits et non par des dévots laïcs ignorants comme on l'a longtemps écrit (Schopen, 1997).

À la même époque, les textes témoignent de nouvelles conceptions doctrinales qui ne sont pas unifiées (Drewes, 2010a et b). Pourtant produit d'une école dite

ancienne (les Mahāsāṅghika-Lokottaravādin), le *Mahāvastu* (sanskrit « la Grande Histoire », vers le I^{er}-V^e siècle) expose le rôle des bouddhas et des bodhisattva (Tournier, 2017). Ces derniers prennent peu à peu une place prédominante dans la conception du salut bouddhique. Ayant atteint l'Éveil, ils diffèrent leur départ de ce monde afin d'aider les êtres en souffrance. Toute une littérature se développe sur les terres de bouddha (*buddhakṣetra*), sortes de paradis bouddhiques (Ducor, 2004). De nouveaux *sūtra* (paroles du Bouddha) apparaissent, présentés comme cachés et redécouverts, tels ceux de la Perfection de Sagesse (sanskrit *prajñāpāramitā*). Des ouvrages philosophiques comme ceux de Nāgārjuna, qui a peut-être vécu en Andhra Pradesh aux II^e-III^e siècles (Walser, 2005), mettent en avant la notion de vacuité (*śūnyatā*).

Ces nouvelles conceptions émergent dans les monastères de la périphérie de la vallée gangétique comme le Bengale, le Gujarat ou l'Andhra Pradesh (Schoepen, 1997 ; Walser, 2007). Elles gagnent peu à peu en influence et entraînent une séparation institutionnelle entre bouddhisme ancien et nouveaux courants, le premier devenant minoritaire au début du VI^e siècle. Selon L. Fogelin (2015), à partir du V^e siècle, le monachisme bouddhique défend un idéal ascétique qui le conduit à se couper du monde séculier. Les clôtures de monastères se généralisent, l'image du Bouddha est installée dans une cellule monastique, l'accès des laïcs au sanctuaire (*caitya*) se réduit. L'indépendance économique, résultat des différentes donations notamment foncières, explique en partie ce retrait qui va à son tour favoriser le déclin du bouddhisme en Inde.

CF

III. LA FIN DE L'EMPIRE KOUCHAN EN INDE DU NORD

1. LES DERNIERS GRANDS KOUCHANS

Huviṣka succéda à Kaniṣka I^{er} vers 153 et régna pendant environ trente-huit ans (cette chronologie se fonde sur Falk, 2019). Ses types monétaires suggèrent fortement qu'il poursuivit dans les grandes lignes le programme politique et religieux de son prédécesseur, bien que les figures bouddhiques soient totalement absentes de son monnayage (*id.*). Le souverain est toujours représenté avec des flammes sortant des épaules, ainsi qu'un halo autour de sa tête. Le règne de Huviṣka fut une période de restrictions des dépenses : l'étalon utilisé pour le monnayage de bronze fut réduit d'environ 16 g à 10 ou 11 g. Suivant l'opinion de Gérard Fussman, il n'est pas illogique de penser que le pouvoir impérial kouchan ne fut pas directement responsable de la construction de tous les stūpas et monastères en Inde (Fussman, 2015),

malgré le fait que les Kouchans semblèrent le prétendre. Un relief du Gandhara, conservé au Museo d'Arte Orientale de Turin, représente le bodhisattva Maitreya adoré par un personnage diadémé et couronné, revêtu du costume royal (Bopearachchi, 2020). Le roi en question pourrait être Huviṣka étant donné que la couronne et le costume en question sont très similaires à ceux portés par le même souverain sur ses monnaies. Outre cette sculpture, Huviṣka est également représenté sur une boîte à encens et sur une peinture sur coton (Falk, 2019). Le premier objet, bien que traditionnellement appelé « reliquaire de Kaniṣka », représente en effet son successeur sur le côté du reliquaire, c'est-à-dire comme un adepte du Bouddha, qui lui est représenté sur le couvercle : à l'évidence, cette disposition ne doit rien au hasard. Le second, dont l'origine se situerait au Xinjiang, est l'un des rares témoignages potentiels d'un culte du feu chez les Kouchans, hormis les monnaies (Marshak et Grenet, 2006) : on y assiste à l'intronisation de Huviṣka, bien reconnaissable grâce à divers détails que l'on retrouve également sur ses représentations monétaires (assis en tailleur, lance avec croissant de lune). Le souverain est entouré par plusieurs personnages, dont l'un semble porter un couvre-bouche, un *padām*, ce qui l'identifierait comme un prêtre zoroastrien, tandis qu'un *putto* s'apprête à poser un diadème sur la tête de l'empereur.

Huviṣka est responsable d'un nombre important de fondations et de travaux de reconstruction de monuments bouddhiques en Afghanistan et au Pakistan, ainsi que le démontre la prépondérance de ses monnaies dans les reliquaires et dans les vestiges archéologiques (Errington, 1999-2000). Huviṣka est également mentionné dans un nombre très important d'inscriptions en bactrien, en brāhmī et en gāndhārī, sous divers titres (voir la liste dans Falk, 2015). Parmi celle-ci, deux sont tout particulièrement importantes : l'inscription du pilier de grès rouge de Mathura datée de 155 et la quatrième inscription du temple de Surkh Kotal (dite « SK4 ») datée de 158. En effet, ces deux sources font référence à des troubles et/ou des difficultés qui seraient ainsi apparues relativement rapidement après le début de son règne, et dont les monnaies se font d'ailleurs l'écho à travers la réduction de l'étalon de bronze. Tandis que l'inscription de Surkh Kotal nous relate une attaque du temple par des ennemis non identifiés, celle de Mathura célèbre la construction ou la subvention d'un bâtiment public à destination des brahmanes « affamés et assoiffés » afin de leur fournir du gruau, du sel et des légumes : il n'est dès lors pas déraisonnable d'y voir l'une des manifestations de la crise économique sans doute grave s'étant abattue sur l'empire kouchan. D'après H. Falk, les ambassades envoyées en Chine entre 159 et 161 par l'empire kouchan auraient ainsi pu avoir pour objectif d'appeler l'empire des Han à l'aide (*id.*).

Vāsudeva I^{er} est le dernier des Grands Kouchans à monter sur le trône vers 191, et son règne prend fin vers 225 (Falk, 2015 ; on notera que ces

dates peuvent légèrement fluctuer en fonction des auteurs). Sous son règne, l'étalon et la qualité de son monnayage de bronze continuent de décliner, descendant jusqu'à environ 9 g. Le nom Vāsudeva évoque le dieu hindou populaire du même nom : il est le premier roi kouchan à porter le nom d'un dieu indien. Si l'hindouisme se développa considérablement durant son règne, comme l'indique le Śiva (OHPO) représenté presque exclusivement au revers de ses monnaies (Khan, 2010), le souverain entretenait malgré tout de bonnes relations avec les bouddhistes, comme en témoignent les exemples de donations (Falk, 2019). Comme chez ses prédécesseurs, on retrouve la déesse Nana au revers de certaines de ses monnaies, cette divinité étant toujours nécessaire dans le rituel d'intronisation de l'empereur. Néanmoins, comme nous l'avons détaillé plus haut, le rôle prépondérant joué par Nana diminue fortement à partir du règne de Huviška, et les monnaies de Vāsudeva I^{er} sont également révélatrices à cet égard. Le nom même du souverain suggère qu'il se place sous la protection de l'un des cinq Vṛṣṇi ou Pañcavīra, dont on retrouve le nom (BAZOΔEO) sur une série d'or sous la forme d'une divinité à quatre bras, portant les attributs de Vāsudeva (la roue) et de Balarāma-Saṃkarṣaṇa (la massue).

Le règne de Vāsudeva I^{er} coïncide avec l'invasion des Sassanides et l'établissement du pouvoir indo-sassanide (ou kouchano-sassanide) en Bactriane : malgré les qualités martiales de Vāsudeva I^{er}, illustrées par la Niké présente sur certaines frappes d'or, l'empereur ne peut éviter une perte de contrôle de tous les territoires situés au nord de l'Hindou Kouch (sauf la région de Surkh Kotal ?). Les Sassanides commencent presque immédiatement la frappe d'imitations des monnaies de Vāsudeva I^{er}. Sous son règne, les sources chinoises qualifient encore les Kouchans de Yuezhi, plus rarement de Da Yuezhi, dans divers textes évoquant des relations commerciales et diplomatiques avec la Chine (Falk, 2015). Enfin, Vāsudeva I^{er} est représenté sur un pyxis en argent dont l'origine est sans doute à chercher dans le district de Swabi au Pakistan (Falk et Sims-Williams, 2017). Le souverain porte une tenue très similaire à celle de ses monnaies : longue blouse fermée par deux boutons, couronne pointue avec deux rubans, cheveux longs ; il porte également un bol à fumigation, indiquant ainsi que le pyxis était probablement destiné à contenir de l'encens. Outre l'empereur, trois autres personnages y sont figurés : Narkas le « karalrang » (καραλαγγο), Rām le « hōstīg » (ωστειγο), et Humyug-āgad. Le premier titre n'en est pas à sa première apparition et signifie « margrave », mais le sens du second nous échappe encore.

Dans les régions situées au sud de l'Hindou Kouch, sept souverains kouchans (Kaniška II, Vasiška, Kaniška III, Vāsudeva II, Mahi, Shaka et Kipunadha) se suivent sur une période d'environ cent vingt ans. L'étalon des monnaies d'or s'effondre en même temps que la qualité du métal (à tel point que les frappes d'or prennent une teinte grisâtre due à la présence toujours

plus importante d'argent dans l'alliage), tandis que le monnayage de bronze présente un style de plus en plus dégradé (Ball *et alii*, 2019). La région du Gandhara est perdue au profit des Sassanides vers 260 et les Kouchans ne règnent dès lors plus que sur Taxila et une partie de l'Inde du Nord. Bien que la chronologie de cette période reste mal connue dans le détail, l'inscription de Chapour I^{er} (240-272) à Naqsh-i Rostam datée de 262 nous livre une liste des provinces orientales de l'empire sassanide, dont une partie de l'empire kouchan (jusqu'à Peshawar ?) ferait désormais partie (Falk, 2015). C'est probablement ce même souverain qui apparaît sur le relief de Rag-i Bibi découvert en Bactriane méridionale : représenté en cavalier, le souverain sassanide y chasse le rhinocéros indien à l'arc au milieu de manguiers, allégorie de ses conquêtes indiennes (Grenet *et alii*, 2007). Un personnage habillé à la mode kouchane, dont le rôle demeure obscur, se tient devant Chapour I^{er}, sans doute pour symboliser sa soumission : néanmoins, d'après F. Grenet, le message politique serait davantage porté sur la réconciliation que sur l'humiliation. Enfin, vers le milieu du IV^e siècle, le pouvoir kouchan disparaît définitivement.

2. L'HÉRITAGE KOUCHAN EN INDE DU NORD

À partir des années 230, la Bactriane n'est plus sous le contrôle de l'empire kouchan. Les imitations de monnaies kouchanes émises par les Kouchano-Sassanides à Bactres se distinguent des émissions originales par leurs flans concaves, la présence d'un swastika et d'un croissant sur le front du dieu Oesho (Cribb, 1990). Divers noms de princes sassanides apparaissent également sur ces monnaies (Péroz [I], Hormizd [I], Hormizd [II], Péroz [II] et Varahran), suggérant que ces derniers furent étroitement associés à leur frappe. Comme on peut s'y attendre, de nombreux éléments d'origine kouchane sont présents : la typologie est de fait quasi identique avec le monnayage dont il s'inspire, avec le roi sacrifiant au droit et Śiva devant un bœuf au revers ; la légende en bactrien cursif indique par ailleurs : « *košavo šao* » (« roi des Kouchans »). La domination de ces Kouchano-Sassanides prend fin vers le milieu du IV^e siècle (de La Vaissière, 2016). Il est possible que le titre de « roi des Kouchans » ait traversé l'Hindou Kouch pour être porté dans la région de Bégram et dans le Gandhara, comme tendrait à le prouver la découverte du trésor de Tépé Maranjan par la DAFA en 1933 : composé de 12 monnaies d'or et 373 monnaies d'argent, son enfouissement est daté d'environ 385 (Curiel et Schlumberger, 1953). La lecture du nom « Kidara » sur certaines monnaies d'or, qui serait donc une preuve potentielle de la présence des Kidarites au sud de l'Hindou Kouch dès le dernier quart du

IV^e siècle, a fait couler beaucoup d'encre (voir un résumé de la question dans Cribb, 2010).

Les Kidarites sont une dynastie qui porte le nom de son fondateur, Kidara (appelé Jiduoluo dans une source chinoise, le *Weishu*, voir Falk, 2015), un vassal des Kouchano-Sassanides : leur règne commence donc en Bactriane-Tokharistan au début du V^e siècle, puis les régions du Gandhara et peut-être de la Sogdiane sont conquises (Cribb, 2010). Le nom de Kidara se retrouve sur des monnaies et des sceaux (Sims-Williams, 2005). L'histoire et la chronologie des Kidarites est complexe en raison des séquences numismatiques délicates à établir, et les avis des spécialistes (F. Grenet, É. de La Vaissière, J. Cribb, etc.) divergent sensiblement sur le sujet. Récemment, un sceau découvert dans le district de Mardan au nord-ouest du Pakistan nous a fait connaître un certain « seigneur Urlag, roi des Huns, le grand roi des Kouchans, le Samarcandais, de la famille Afrigan (?) » (ur Rahman, Grenet et Sims-Williams, 2006). Le style de ce sceau permet de le dater des années 400 à 450 : ce personnage pourrait dès lors être un kidarite de Samarcande mentionnant son origine ethnique et adoptant le titre « roi des Kouchans » déjà porté par les Kidarites du Tokharistan, ou bien un indice de la division du royaume kidarite entre une entité septentrionale (Sogdiane et Tokharistan) et méridionale (Inde). Cet objet a au moins le mérite d'expliquer les liens politiques entre populations kidarites et sogdiennes au V^e siècle, liens déjà connus par l'onomastique.

La présence de diverses communautés kidarites dans région du Gandhara depuis le début du V^e siècle est ainsi bien établie, mais il n'est toujours pas assuré que leur pouvoir fut directement transféré aux Hephtalites, aussi appelés « Huns Blancs ». Ces derniers entrèrent en Bactriane au début du V^e siècle et poursuivirent leur progression vers le Gandhara. On suppose que les Hephtalites finirent par défaire les Sassanides dans la région de Bactres (Balkh) sous le règne de Péroz I^{er} (457-484), d'abord vers 474, puis à nouveau en 484 en le tuant au combat (Vondrovec, 2014). On sait par ailleurs que les Huns, partant de la vallée de Kaboul, envahirent le Gandhara et le Panjab après avoir vaincu les principautés kidarites en Inde au plus tard en 477. Le souverain hun Toramana établit son pouvoir sur le Gandhara et le Panjab occidental, et fut suivi par son fils Mihirakula dont la capitale fut Sagala (Sialkot) dans le Panjab. Si l'on accepte la dernière chronologie proposée par Michael Alam, le règne de Mihirakula pourrait être daté de 515-540 (Alam, 2017). Le même auteur a publié un trésor de 17 monnaies découvert dans le Salt Range au Pakistan, trésor qui contenait également un pectoral en bronze doré (sous forme de collier) inédit décoré de bouddhas et de bodhisattva (Bopearachchi, 2018). Ce pectoral, dont le programme iconographique est sans précédent, constitue un ajout essentiel dans notre compréhension des cultures, croyances et productions matérielles de l'art bouddhique dans le

Grand Gandhara durant le VI^e siècle. Son iconographie est étroitement liée à un vaste territoire d'influences croisées comprenant le Grand Gandhara, l'Asie centrale, le Xinjiang et la Chine occidentale. Le pèlerin chinois Xuanzang mentionne un certain Bālāditya comme protecteur du bouddhisme et vainqueur de Mihirakula (Beal, 1884). Cependant, le règne de ce dernier sur une partie de l'Inde est attesté par l'inscription de Gwalior qui qualifie Toramana de « protecteur de la Terre », et son fils d'une personne « à la bravoure inégalée » (Ferrier, 2015).

Contrairement à l'opinion de John Marshall reprise durant plusieurs décennies selon laquelle les Hephtalites balayèrent le Gandhara et le Panjab « portant la ruine et la destruction partout où ils passèrent » (Marshall, 1951 ; pour une bibliographie exhaustive sur les différentes hypothèses émises par les spécialistes depuis J. F. Fleet sur la prétendue destruction des monuments bouddhiques dans le Gandhara par les Hephtalites, voir Kuwayama, 1989), S. Kuwayama a démontré que « l'anéantissement du bouddhisme et la destruction des temples bouddhiques par les Hephtalites n'était que pure conjecture » (*id.* ; voir aussi Neelis, 2011). De plus, en se fondant sur un rouleau de cuivre inscrit de la période des Huns, Gudrun Melzer (2006) précise :

Bien que l'opinion selon laquelle les Huns s'en sont violemment pris aux monastères bouddhiques soit toujours défendue aujourd'hui, notre rouleau de cuivre mentionnant la construction d'un stûpa ainsi que l'inscription de Kurā mentionnant celle d'un monastère démontrent clairement que des bâtiments bouddhiques étaient encore érigés sous la domination des Huns.

Bien que peu de choses soient connues sur cette période, le pèlerin chinois Faxian, l'un des voyageurs chinois majeurs du V^e siècle, voyagea par la vallée de Peshawar et rapporta que le bouddhisme prospérait dans le Gandhara (Beal, 1884). Xuanzang se rendit en Inde vers 644 et constata que le bouddhisme déclinait dans le Gandhara et que l'hindouisme au contraire s'y développait. Taxila, autrefois berceau de la civilisation bouddhique, était en ruine, et les monastères de cette religion, désertés. À la place, les temples hindous foisonnaient, démontrant le renouveau de l'hindouisme (Legge, 1886).

Les dynasties kouchane et gupta ont en commun d'avoir émis un nombre très élevé de monnaies en or, ainsi que d'avoir été en contact dans l'ouest de la plaine gangétique vers le début du IV^e siècle. Dès lors, la large circulation des monnaies kouchanes dans la région de Mathura semble avoir directement influencé les premiers monnayages guptas, avec de fortes similarités typologiques entre les monnaies des Kouchans tardifs et celles, appelées *dīnāra* dans les inscriptions, de Samudragupta (Kulkarni, 2012). D'après E. Raven, ce sont les monnaies de Kaniska II qui auraient servi de modèle, en raison de la dégradation du style chez ses successeurs (Raven, 1994). De plus, l'Ardoksho

représentée assise sur un trône au revers est également reprise par Samudragupta. Au-delà de ces considérations typologiques, les premières monnaies gupta semblent également avoir suivi l'étalon monétaire des monnaies d'or utilisé par les Kouchans au III^e siècle, soit environ 8 g. (Ball *et alii*, 2019), ainsi que les *tamga* de ce dernier, bien que la signification précise de ces symboles nous échappe encore. Ainsi, bien que l'influence des monnaies kouchanes sur les monnaies gultas soit difficilement contestable, elle se limite néanmoins aux débuts du règne de Samudragupta (vers 350-370) pour tous les éléments que nous avons évoqués : la fin de son règne marque l'abandon et/ou le remplacement de ces particularités.

CONCLUSION DU CHAPITRE

Nous l'avons vu, l'empire kouchan est à bien des égards l'un des plus grands empires de l'Asie centrale, bien que paradoxalement son émergence, son apogée et sa disparition nous soient encore relativement mal connus dans le détail. La multiplicité et la complexité de ses composantes en font un ensemble politique et culturel unique, dont l'étendue géographique contribue à accentuer la diversité de ses manifestations. Son histoire est jalonnée de plusieurs réformes qui témoignent d'une administration puissante et hiérarchisée afin d'assurer le bon fonctionnement des services impériaux (entretien des monuments publics, développement de l'agriculture irriguée, planification urbaine). L'exceptionnelle richesse de l'empire kouchan se matérialise bien sûr par sa production artisanale et artistique, mais également par la maîtrise de l'instrument monétaire, et ce dès le début de la période Yuezhi : tout au long de la période kouchane, la monnaie jouera un rôle de premier plan aussi bien comme outil de communication politique que comme régulateur de l'économie. Enfin, la politique d'expansion plutôt offensive menée par les Kouchans s'accompagne d'un important développement urbain se traduisant par l'émergence de grandes villes aux points névralgiques du territoire : oasis, rivières majeures, voies de communication terrestres.

L'Inde du Nord constituant une part non négligeable de cet empire, son influence se fait sentir à tous les niveaux. Par un processus relativement similaire à celui subi par les royaumes hellénistiques d'Asie centrale et d'Inde du Nord-Ouest, l'empire kouchan intègre un certain nombre de caractères suite à leur conquête de territoires indiens. À cet égard, l'indianisation de l'idéologie royale par l'utilisation d'épithètes d'origine indienne ou encore le remarquable essor de l'art gréco-bouddhique, fréquemment sous patronage royal, sont particulièrement éloquentes. La forte et complexe identité culturelle qui

s'affirme sous les Kouchans ne disparaît pas avec la chute des derniers empereurs : comme souvent, les monnaies livrent un important témoignage de cette transmission aux dynasties suivantes, en l'occurrence tout particulièrement celle des Gupta. L'empire kouchan n'est ainsi ni le premier ni le dernier des empires nés dans les steppes d'Asie centrale à s'étendre sur une partie du sous-continent indien, tout en ayant ses propres caractéristiques telle que la tolérance religieuse qui, si elle a pu parfois fluctuer, fut néanmoins l'un des principaux moteurs de contrôle de son territoire et de l'émergence de son multiculturalisme.